LE FORUM DES FEMMES



nbj

LE FORUM DES FEMMES

nbj

la nouvelle barre du jour

PREMIÈRE LIGNE

direction :
Jean Yves Collette, Michel Gay.

rédaction :
Normand de Bellefeuille, Denise Desautels, Marcel Labine.

conception graphique, illustrations, production :
Louise Anaouïl.

secrétariat :
Christine Daffe.

correspondants :
Bernard Noël (France), Jacques Sojcher (Belgique).

distribution :
Diffusion Dimédia, 539, boul. Lebeau,
Saint-Laurent, Qc H4N 1S2
téléphone : (514) 336-3941.

correspondance :
la nouvelle barre du jour,
C.p. 131, succ. Outremont,
Outremont, Qc H2V 4M8.

La *nbj* est répertoriée, entre autres, dans *Périodex,* dans le *Canadian Index,* dans *The Standard Periodical Directory* et par *la Pressothèque de langue française.* La *nbj* est subventionnée par le Conseil des arts du Canada et par le ministère des Affaires culturelles du Québec. La *nbj* est membre de l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois (AEPCQ, c.p. 786, succ. Place-d'Armes, Montréal, Qc, H2Y 3J2) et des Revues littéraires d'expression française (RELIEF, Centre littéraire, Fondation Royaumont, 95270 Asnières-sur-Oise, France).

Les copies des oeuvres envoyées à la *nbj* ne sont pas retournées. La reproduction des textes et des illustrations est strictement interdite sans l'accord écrit de l'éditeur.

© éditions *nbj,* 1986

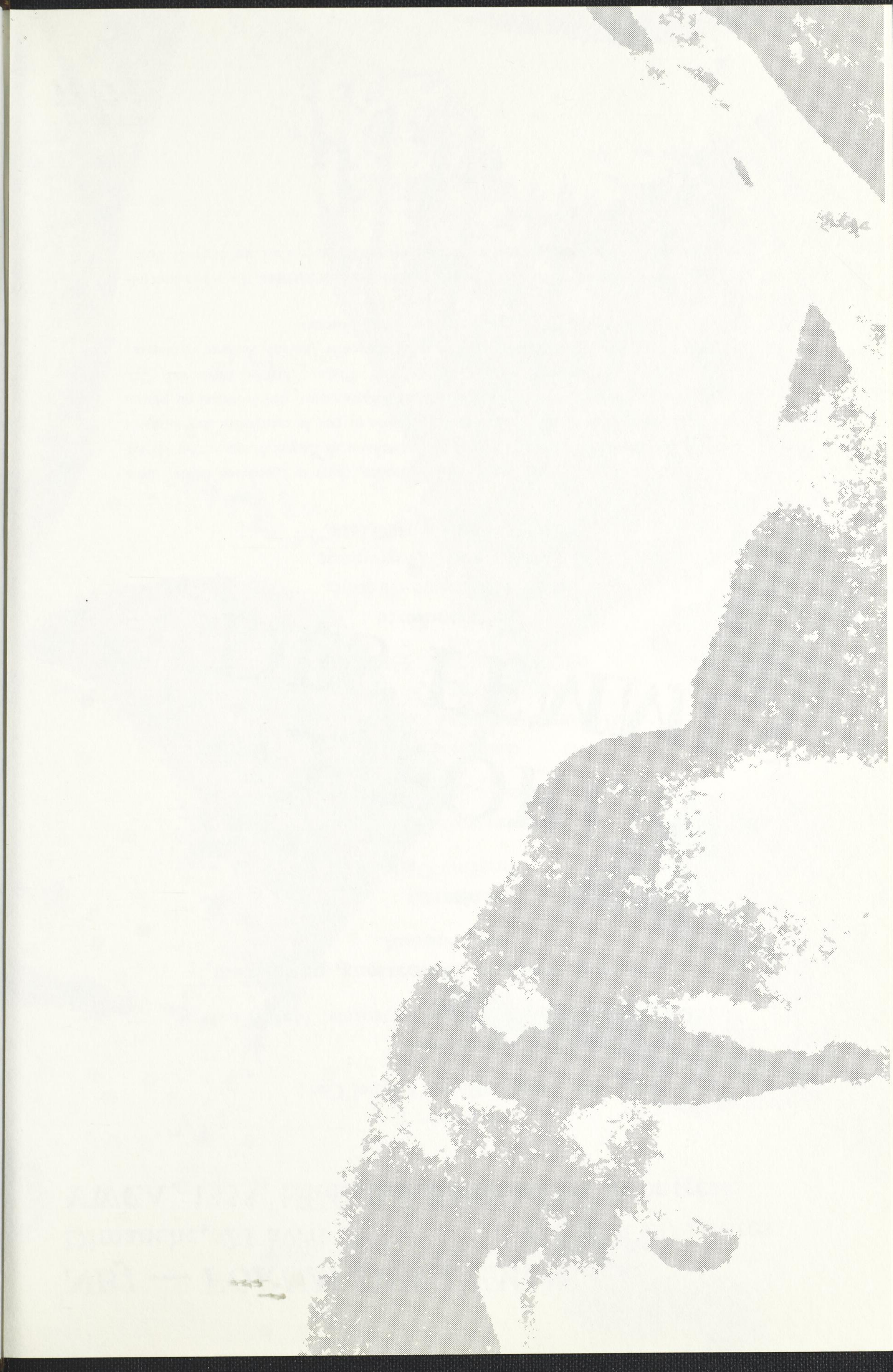
NBJ — FORUM DES FEMMES

Dimanche, 21 avril 1985, de 10 heures à 20 heures

YWCA, 1355, boul. Dorchester ouest, Montréal.

LE FORUM DES FEMMES

nbj



Sommaire

mars 1986

Pourquoi un Forum des Femmes? 7

Horaire de la journée 11

Intercepter le réel 15
Nicole Brossard

Réplique de *Céline Bouchard* 21

Commentaires 24

Spaces Like Stairs 25
Gail Scott

Des espaces en escalier 31
Gail Scott (traduction de
Susanne de Lobtinière-Harwood)

Réplique de *Francine Pelletier* 37

Commentaires 41

Figurez-vous 43
Louise Cotnoir

Réplique de *Marie-Claire Blais* 47

Commentaires 50

La Parole à l'auditoire 53

Comment naître femme sans le devenir 57
Louky Bersianik

Réplique de *Jacqueline Lamothe* 67

Commentaires 71

La Turbulence intérieure 73
France Théoret

Star Words 79
Louise Dupré

Réplique de *Suzanne Lamy* 85

Commentaires 90

La Parole à l'auditoire 91

Les organisatrices du « Forum des Femmes » et les éditions *nbj* remercient le Secrétariat d'État du Canada, le ministère de la Condition féminine du Québec et le Festival national du livre pour l'aide financière qu'ils ont apportée à la réalisation de ce projet.

Pourquoi un Forum des Femmes?

Pour souligner le dixième anniversaire des numéros de la Nouvelle Barre du jour consacrés à l'écriture des femmes;

Pour participer de cette manière à la clôture de la décennie internationale des femmes décrétée par l'Organisation des Nations Unies;

Pour marquer, dans une perspective féministe, les vingt ans de la Nouvelle Barre du jour;

Pour renouveler et consolider les bases théoriques du féminisme québécois;

Pour permettre à la conscience féministe des écrivaines de rejoindre d'autres milieux;

Pour provoquer une interaction directe entre les praticiennes de l'écriture féministe et toutes les femmes.

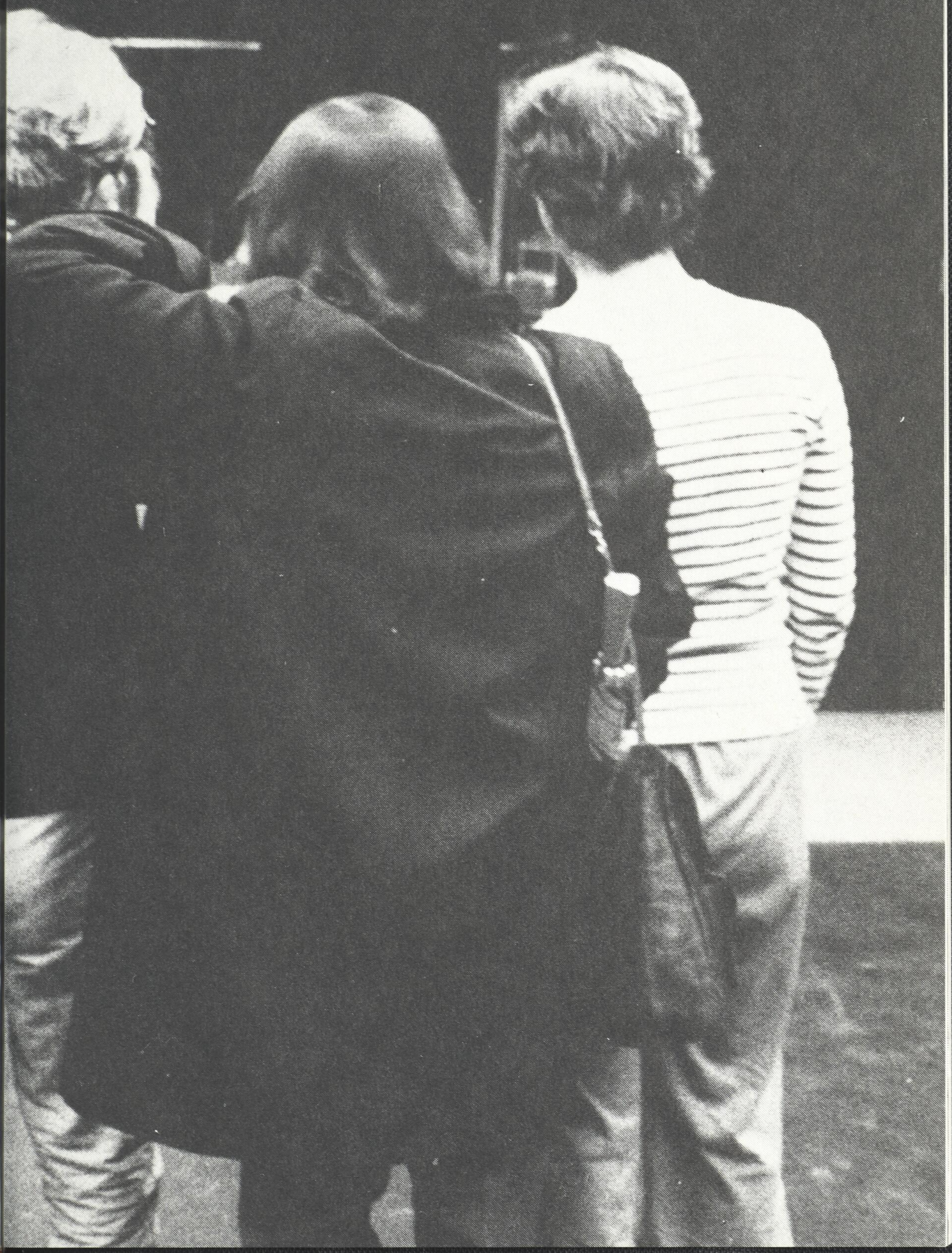
PRÉTEXTE À L'ÉCHANGE

Le rapport au réel (perception, découpage, expérimentation, simulation) privilégié / entretenu / développé à l'intérieur d'une pratique esthétique traversée par une conscience féministe, conscience qui peut s'étendre / prétendre à d'autres niveaux: machinique, sentimental, scientifique, éthique ou spirituel.

Idée originale: Line Mc Murray
Coordination: Comité des «Immatérielles»
De gauche à droite: Marie-Claude Lalonger, Line Mc Murray,...



Marie Vallerand, Line Desruisseaux, Patricia Lamontagne. Derrière l'appareil photographique: Josée Lambert.



Exposition des Editions du remue-ménage,
de La Pleine Lune, de la *NBJ*,
du magazine La Vie en Rose,
de la librairie Aube-Épine.

Photo: Denyse Courtu

Dans la détente de l'attente.

Photo: Denyse Courtu

Horaire

10h00 Accueil
Visite de l'exposition
Discussions libres sur fond sonore

11h15 Performance de Patricia Lamontagne

12h00 Collation

13h00 Communications, répliques:

1. Nicole BROSSARD
Intercepter le réel
Réplique de Céline Bouchard
2. Gail Scott
Spaces Like Stairs
Réplique de Francine Pelletier
3. Louise COTNOIR
Figurez-vous
Réplique de Marie-Claire Blais

14h30 Interventions de l'auditoire

15h00 Performance de Suzanne Munro

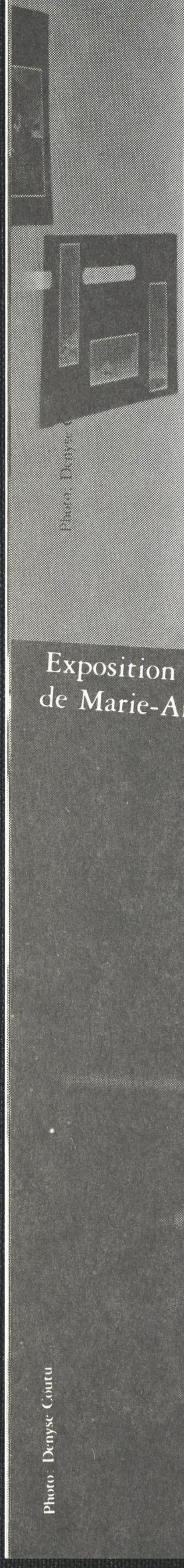
15h45 Reprise des communications et des répliques:

4. Louky BERSIANIK
Comment naître femme sans le devenir?
Réplique de Jacqueline Lamothe
5. France THÉORET
La Turbulence intérieure
6. Louise DUPRÉ
Star Words
Réplique de Suzanne Lamy

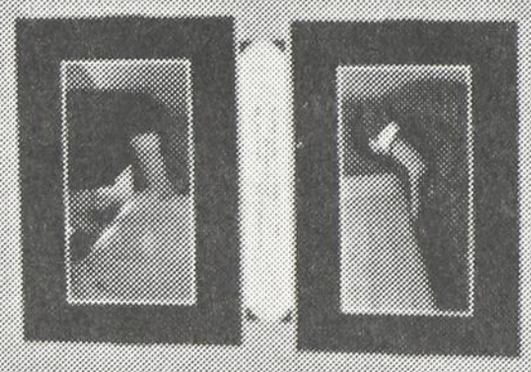
17h15 Interventions de l'auditoire

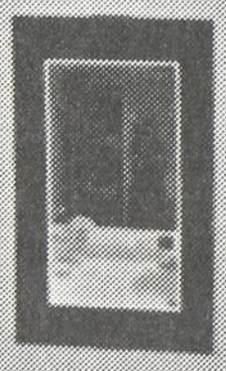
18h00 Performance de Lise Vaillancourt

19h00 Clôture

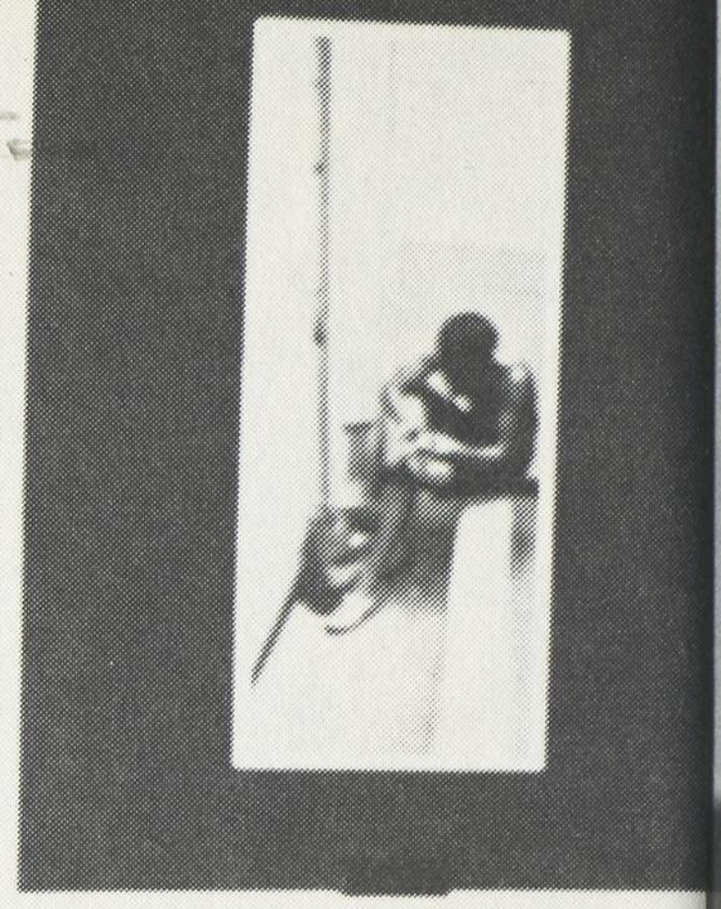








Exposition d'hologrammes
de Marie-Andrée Cossette.



Exposition de photos-texte
de Josée Lambert.



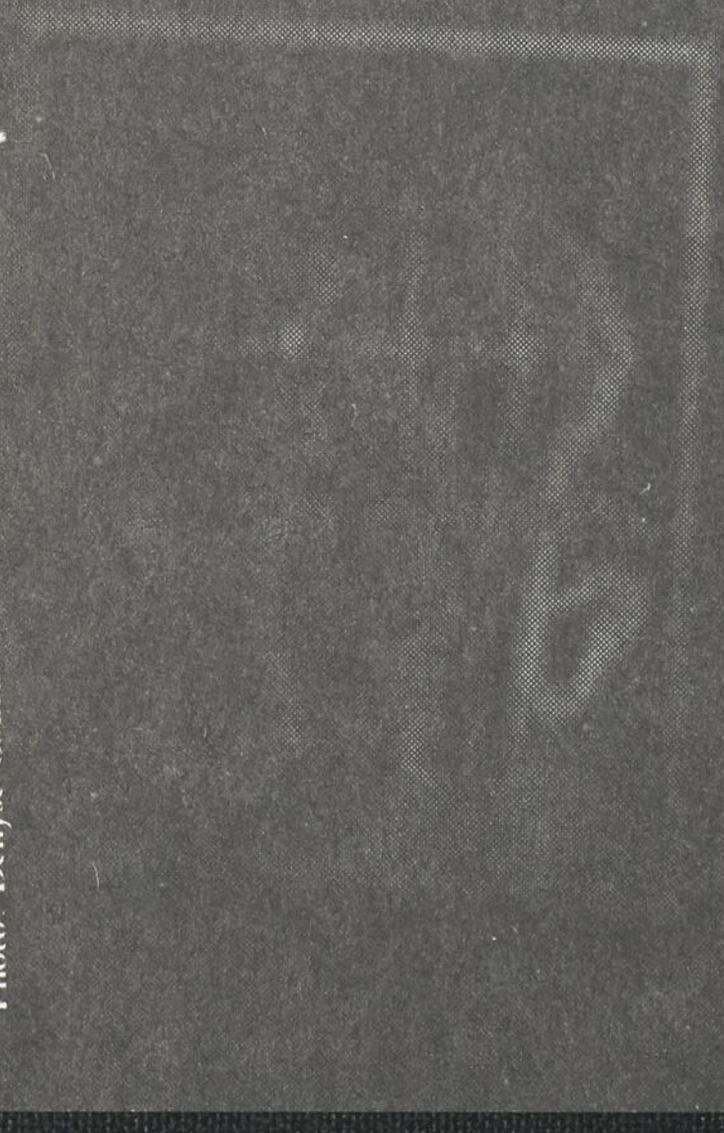
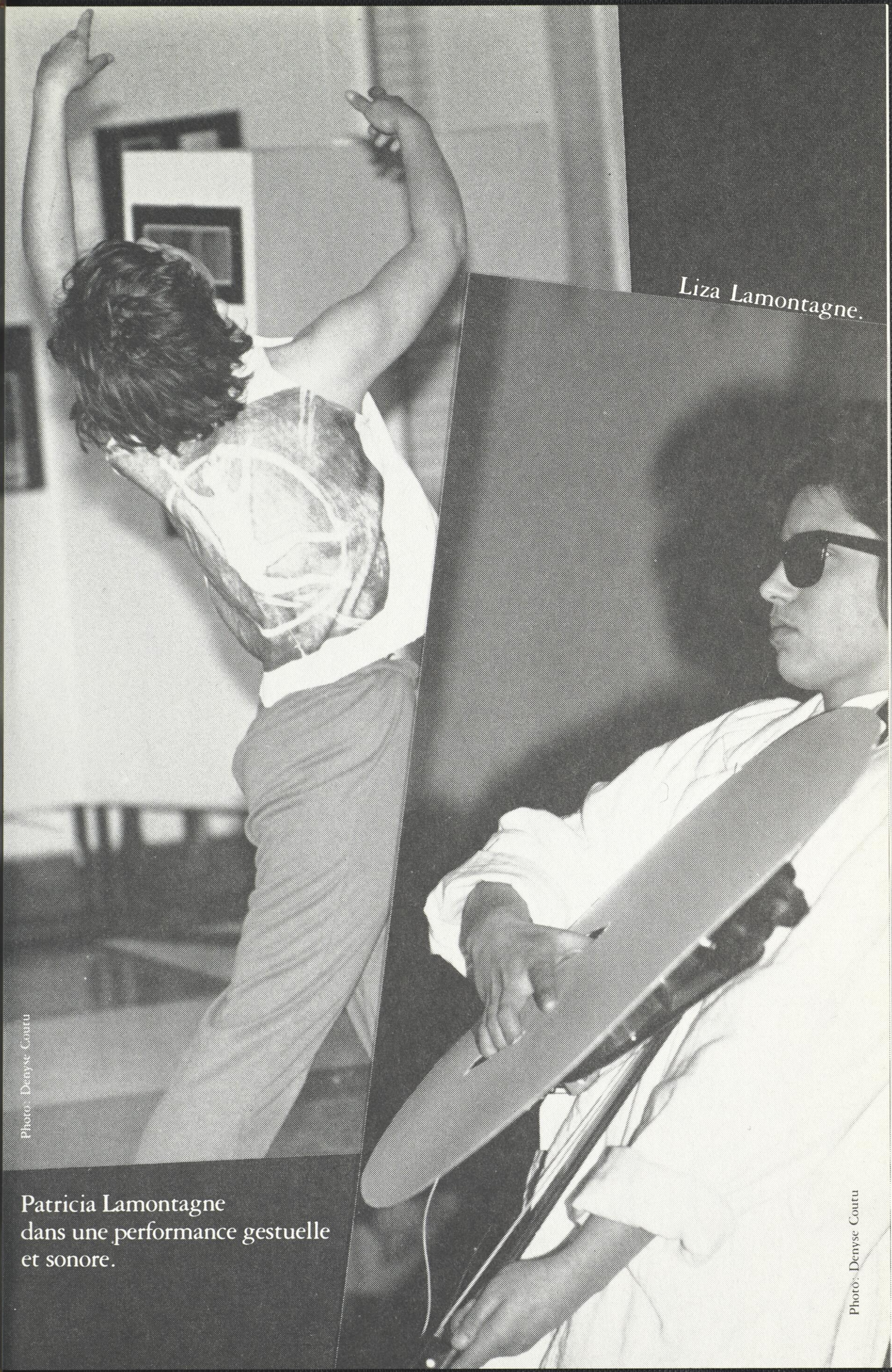


Photo: Denyse Coutu



Liza Lamontagne.

Photo: Denyse Coutu

Patricia Lamontagne
dans une performance gestuelle
et sonore.

Photo: Denyse Coutu

Nicole Brossard

Intercepter le réel

Photo: Denyse Coutu

La réalité est une idée familière que nous accueillons comme une évidence. Elle est comme un acquis de la conscience, notre «par acquis de conscience» qui justifie nos actes quotidiens. Au tout début de nos vies, la réalité est, dans nos vies, la partie que nous apprenons par cœur: c'est la métonymie qui nous tient lieu de mémoire, de vision et de sens. La réalité des femmes n'est pas la réalité des hommes. Qu'est-ce que la réalité? Une partie de la réalité est dans les livres. Qu'est-ce que l'écriture?

* *

Pour qui est minorisée, je pense ici aux femmes, et pour qui se marginalise, je pense ici aux écrivains et aux écrivaines, la réalité* et la littérature *telle qu'elle** sont intolérables. Seule l'écriture, considérée comme une machine capable de nous aider à résoudre des problèmes de sens, nous met-elle en situation de pouvoir penser produire du vrai, c'est-à-dire de la réalité. La réalité est toujours vraie comme une évidence, une certitude tridimensionnelle au fond du cerveau. C'est le langage qui rend la réalité approximative et chronologique et qui conséquemment la rend sujette à transformation. En retour, nous nous servons de l'écriture afin de retrouver l'évidence perdue dans la multiplicité des sens et les contours du langage.

* *

L'écriture est un outil qui nous permet de réfléchir les modes d'organisation de la pensée. Tout comme le télescope et le microscope sont des outils qui prolongent notre œil de manière à ce qu'il puisse voir au-delà de ses réelles possibilités, l'écriture est un mécanisme à l'aide duquel nous pouvons observer quelques-unes des séquences que notre cerveau élabore dans sa perception virtuelle/ réelle de la matière énergétique. Écrire c'est procéder à un rapprochement entre le visible et l'invisible, c'est faire prendre forme à l'évidence. Ce n'est pas par hasard que nous disions être captivé-es par l'écriture, car littéralement elle nous prend de par sa fonction qui est de nous aider à capter les lois qui régissent la réalité de notre être pensant/désirant.

Les processus mentaux qui ont cours pendant que nous écrivons sont les mêmes qui ont cours lorsque nous pensons. En cela, nous construisons nos textes de la même manière que nous construisons la représentation que nous avons de la réalité. La pensée suit un cours qui nous échappe. Le texte témoigne de répétitions observables que la rhétorique identifie comme figures: figures de mots ou tropes et figures de construction. Le discours témoigne de ces mêmes figures. Mais les processus de la pensée et ceux de l'écriture nous échappent encore. À cet égard, nous masquons notre ignorance en disant: «c'est sa façon de penser», «c'est son style d'écriture» renvoyant la pensée et l'écriture à une subjectivité. Il n'y a pas de subjectivité dans les processus, seulement dans les contenus et les stratégies, c'est-à-dire dans les procédés que nous utilisons pour nous accommoder de notre subjectivité.

* *

Lorsque nous pensons, rien ne nous oblige à ralentir. Lorsque nous écrivons, nous sommes obligatoirement ralenti-es par le geste du tracé des lettres ou par le mouvement de frappe sur le clavier. Ce temps est selon notre perception très court et c'est pourquoi nous ne le prenons pas en compte. Mais en terme de nanoseconde, ce temps est un espace. C'est dans ce continuum inconnu de nous que nous interceptons le réel, c'est-à-dire l'évidence. Dans cet espace, nous sommes en étant d'apesanteur, là, nous échappons à la gravité, à la chute des corps, à la sensation normale des sens, à l'ambivalence et à la contradiction. Lorsque nous sortons de ce continuum, nous avons la mémoire de l'évidence. Alors nous chargeons les mots de cette mémoire et nous avons la sensationnelle sensation d'un sens. Mais en état de gravité les mots ne ressemblent plus au réel, ils sont comme fictifs. Nous éprouvons alors un effet d'étrangeté qui nous fascine. Nous recommençons tout à la fois fasciné-es par l'écriture et déçu-es par le texte.

* *

Si décevoir n'est pas la fonction de l'écriture, décevoir est cependant la fonction du texte. L'écriture est manifestation de la pensée dans ses manœuvres pour réussir à s'approcher de l'évidence. Le texte est déception du sens, c'est-à-dire qu'il est «trompeur» ou si l'on préfère, qu'il «séduit par une apparence engageante de réalité». Plus un texte déçoit le sens que nous avons appris par cœur dans nos vies, plus il séduit, plus il captive, plus il nous rapproche de l'écriture.

Le texte nous interdit du réel, c'est-à-dire qu'il nous interdit de l'évidence tout en signalant qu'il est le résultat d'une quête en ce sens. C'est parce que le texte inter/dit l'évidence qu'il est discutable au plus haut niveau, soit au niveau de l'écriture.

* *

L'écriture est délai de la réalité en ce qu'elle réfléchit celle-ci. Les délais de temps auxquels nous sommes soumises lorsque nous écrivons se traduisent dans le texte par des figures. Chaque figure est un relais, c'est-à-dire un dispositif de transmission. C'est dans le relais que nous lisons. En fait, nous donnons dans le relais comme dans une débauche de sens parce que dans le relais, le sens figure, fait image. Alors nous donnons dans l'émotion des figures familières que sont tout autant l'une que l'autre: une mère, une métaphore, un grand amour, une inversion, une enfance, une ellipse. L'émotion c'est la figure qui bouge en nous.

* *

De la réalité, je sais ne pouvoir m'approcher que par l'oblique du langage qui chaque fois pourtant m'en éloigne comme un écran discret et transparent.

Céline Bouchard

Photo: Denyse Coutu

elle se relance d'autres parts en
réfraction l'écriture l'espace qu'
elle ouvre et dans ce
trafic de recoupements un mot sur-
tout incréditable MAGMA étonner
le sens du mot le long de la co-
lonne vertébrale puissance sexuelle
inquantifiable et l'interférence se
propulse par le mot émettre les
courants passent trajectoires de tensions
la réalité s'effrange l'écriture signe
le vertige un abus d'insensé voyage
tourbillonnaire en creux

elle trace en perspective un écart
de sens un éclat de voix et
la peau d'un tumulte et qu'il
s'agisse d'un jeu non pas dramatique
mais grave en forme creuse
l'écriture se livre en mille atours
secondes qu'elle livre l'espace cela
tient à bouger l'acte d'écrire est
irrépertoriable le geste traverse le
corps et ne s'y résume pas
nécessairement la résonnance passe par
la relation à l'autre

Commentaires[1]

Nicole Brossard: ...c'est assurément difficile de répliquer au texte de Céline, sinon en écrivant un autre poème. En fait, c'est aussi ça que les textes appellent, que l'écriture appelle, nous sommes constamment renvoyées à nous reprendre dans l'image...

Céline Bouchard: ...pour nous confondre dans la distance aussi...

Nicole Brossard: ...on nous avait demandé des textes et voilà qu'on est en train de faire des performances...

[1] Nous publions sous la rubrique «Commentaires» de courts extraits des échanges entre «intervenantes» et «répondantes».

Gail Scott

Spaces Like Stairs

hoto: Denyse Coutu



Présentation

« Ça fait peut-être seulement dix ou quinze ans qu'on parle d'une écriture au féminin et, aujourd'hui, on dit aux femmes qu'elles se répètent, que ce qu'elles disent est déjà vieillot, alors qu'elles essaient de construire une culture au féminin, une culture féministe dans un contexte de culture patriarcale qui dure, lui, depuis des millénaires. Ce que j'ai écrit est un manifeste qui veut parler de la nécessité de ne pas seulement « tendre l'oreille » à l'autre, mais vraiment de nous écouter, nous, entre femmes. »

what's real?
the problem is in the space
example rape is a black card deck chance bad luck as normal product of patriarchal logic
what's real
when the jolly female child is here and the syntax (bound pornographic image) over there?
the problem is in the space
after ten years of textual trying are we ready to say how to say
what (our) real is

she's repeating herself, the first time
the problem is in the space presently the problem is:
from what space can we best define our new culture
is it in the space beyond the Nicole's utopia or in order to be "clear" must we step back to older forms?
the problem is in the space the problem is in the space
between ideology and consciousness (old systems new

awareness in this space was born the sentence) the problem is in the space between the conscious and the unconscious (once thought poetry's pure source)
out of these two spaces in fusion has come the text but what in rising so high above the others has the text left? has the text left behind sense? has the text left behind innocence (words unbridled by self-censorship what ideas are 'in' now asks the text?) no, halt this way of thinking what ideas can be relevant for me but those created as a result of words circulating among (mostly) women? can one censor what makes one live?
yet yet

perhaps the question is how to keep the new space open where women's culture rests (that thin layer)
by what forms might we make it resistant to the 80s avalanche of cooption yes how to state the facts when we are fiction to be imaginative when our fiction is biography when in order not to sink in sadness our fiction must be theory you're repeating yourself, says a voice just as we're about to ask what space might our discursive writing occupy, a voice says you're repeating yourselves
but but can standards for a new culture be created if we say things only once what is beauty for us excellence may we mention only once (in the shadow of the phallus) how the sustained pleasure of two lips leads to other than dramatic climax you're repeating yourselves, says the voice your illusions are dépassé it's the 80s

maybe the problem is in the space between male and female reading we hear them with anxious ears
what's dangerous is they don't hear us la femme tend toujours *vers* dit Irigaray sans retour à elle comme lieu d'élaboration positive[1]

prologue (working material)

IT happened one night. what happened? more important how to write it? the movie starred Claudette Colbert and Rock Hudson. in the black arch of starry sky the moon shone. or, in the morning mist two lovers kissed and, and . . . IT transpired. but what was IT? naturally she the audience saw it other than he the audience did he's one, on the inside looking in. she's herself and Claudette at the same time. as Rock takes her in his arms the freckled hands of several mean float by. Daddy's too. shhh. that was nothing. what were we doing? I don't know Mommy because I don't know what you call it. fun in the tub? seeing stars in the back yard? I wanted Mommy to change my bed but he came. Daddy daddy cries the little girl in the new coat jumping up and down beside the smiling man while a camera draws the line between acceptable (what you see) and in acceptable seduction.

(the young Freud said: incest creates hysteria in women. but he had so many patients with that ailment he got embarrassed and had to change his theory. still, the question rests: for the little girl as for every woman where's the language line to separate real caring from exploitative seduction.)

she's repeating herself, the second time
the problem is in the space women sitting at a table drinking wine from bottles with painted flowers on them saying we must examine the theoretical gains of the decade we must write about our thin layer of culture in order to move it forward the essay is the form
the essay is the way to write our new awareness into transformed ideology laying out the argument from start to finish but one says: I can't think in a straight line
another: in fiction my imagination lacks; in theory my autobiographical notes destroy the facts

the problem is in the space if the mind works best without those distinctions between reality/theory/ fiction, then the space has slipped from which the essay can spring you're repeating yourself says the voice the essay needs logic to be clear to avoid barbary certain forms must be borrowed from the dominating culture there is no danger of self-betrayal for women are excellent at translation women are skilled at stepping into spaces (forms) created by the patriarchal superego and cleverly subverting them true but above the reality line (as they define it) the female body is left behind two men meet in a university department they shake hands the shoulders swagger mr. s. I presume? how goes the thesis? the other plants his feet more firmly on the ground the beard waggles it's a phenomonal labour but your know I already have a publisher next year I'm getting tenure

the problem is in the space between our being and their saying «la source du tragique consiste non dans l'acte, mais dans la rencontre (d'abord manquée, puis graduellement réalisée) entre l'acte et le langage»[2] by his own words Oedipus condemned himself and went down in history for soaring tragedy confirms existence but what if the body (act) is condemned by the language of the other (example bleeding on a white dress is disgustingly inappropriate) for as women the space between the act and their language has been so great we never seemed to close it daddy saying do as I say not as I do when mother wanted neither of the two

epilogue (reworked material)

the problem is in the space she's repeating herself again the problem is in the space between herself and image she used to watch herself in the surrounding world of mirrors which one was she hamlet had his words but ophelia slipped

silent down the river watching the mirrors she wondered which one named her new woman amazon abandoned lover mother daddy's girl french english every image had a different way of talking every image had a different way of walking she got so dizzy she had to stop looking

yes that's the answer stop looking out at them the space beyond the text is the new place one learns best the lessons of the other culture when not bedazzled by the phallic symbol as in gertrude djuna nicole mary maybe lesbian is easier yes the old forms essay novel have moved forward maybe two post-moderns one for women one for men ours circular she's repeating herself again the problem is in the space she's glad

1 Luce Irigaray, *Éthique de la différence sexuelle*, Éditions de Minuit, p. 16.
2 Shoshana Felman, *Le Scandale du corps parlant*, Éditions du Seuil, p. 130.

Gail Scott

Des espaces en escalier

Traduction de
Susanne de Lotbinière-Harwood

qu'est-ce que le réel?
le problème est dans l'espace
exemple le viol est un paquet de cartes noires le hasard la malchance comme produit ordinaire de la logique patriarcale
qu'est-ce que le réel
quand la joyeuse enfant est ici et la syntaxe (image pornographique ligotée) là?
le problème est dans l'espace
après dix ans de tentatives textuelles sommes-nous prêtes à dire comment dire qu'est-ce que *notre* réel
elle se répète, la première fois
le problème est dans l'espace présentement le problème c'est: à partir de quel lieu pouvons-nous donner la meilleure définition de notre nouvelle culture est-ce à partir de l'espace au-delà du texte l'utopie de Nicole ou pour être «claires» devons-nous revenir à certaines formes plus anciennes le problème est dans l'espace le problème est dans l'espace entre l'idéologie et la conscience (leurs systèmes nos formes nouvelles de pensée dans cet espace naît la phrase) le problème est dans l'espace entre le conscient et l'inconscient (source traditionnelle de la poésie) c'est de la fusion de ces deux espaces qu'est né le texte mais qu'est-ce que le texte a laissé derrière dans son essor? le texte a-t-il délaissé le sens? le texte a-t-il délaissé l'innocence (mots qui surgissent sans auto-censure quelles sont les idées pertinentes actuellement demande le texte?) non, cesse de penser comme çà
les idées les plus signifiantes pour moi sont (surtout) celles que crée la circulation des mots entre femmes peut-on censurer ce qui nous fait vivre? pourtant pourtant
la question est peut-être comment garder ouvert

le nouvel espace où se fonde présentement la culture des femmes (cette couche si fragile) quelles sont les formes qui nous permettraient de la rendre résistante au mouvement de récupération des années 80 oui comment poser les faits quand nous sommes fiction (comment) faire preuve d'imagination quand notre fiction est biographie quand pour éviter de couler à pic dans la tristesse notre fiction doit être théorie tu te répètes, dit une voix au moment même où nous en venons à demander quel espace notre écriture discursive pourrait (bien) occuper, une voix dit vous vous répétez toutes mais mais comment investir les critères d'une nouvelle culture en ne disant les choses qu'une seule fois qu'est-ce que la beauté pour nous l'excellence ne pouvons-nous dire qu'une seule fois (à l'ombre du phallus) que le plaisir continu de deux lèvres mène ailleurs qu'à une conclusion virile vous vous répétez, dit la voix vos illusions sont dépassées nous voici dans les années 80

le problème est peut-être dans l'espace entre lire au masculin et lire au féminin nous les écoutons l'oreille tendue ce qui est dangereux c'est qu'eux ils ne nous écoutent pas la femme tend toujours *vers* dit Irigaray sans retour à elle comme lieu d'élaboration positive[1]

prologue (la matière à travailler)

«IT happened one night». ÇA s'est passé un soir, mais qu'est-ce qui s'est passé? plus important encore comment écrire çà? le film mettait en vedette Claudette Colbert et Rock Hudson. dans la voûte noire d'un ciel étoilé luisait la lune. ou «... in the morning mist / two lovers kissed / and ...», et ... ÇA s'est passé. mais qu'est-ce que ÇA? naturellement elle, la spectateure, a vu çà autrement que lui le spectateur. lui il est un, il est dehors, il regarde dedans. elle elle est à la fois elle-même et Claudette Colbert. quand Rock la prend dans ses bras, elle voit passer les mains rousselées d'autres

amants. celles de papa aussi. shhh. *ça* n'était rien. qu'est-ce qu'on faisait? je l'sais pas maman parce que je sais pas comment on appelle *ça*. se faire du *fun* dans l'bain? voir des étoiles dans la cour d'en arrière? je voulais que maman change mon lit mais c'est lui qui est venu. papa papa s'écrie la petite fille en manteau neuf qui sautille à côté de l'homme souriant tandis que la caméra fixe les limites de l'acceptable (ce que l'on voit) et de l'inaçceptable ... séduction.

(le jeune Freud avait déclaré que l'inceste provoque l'hystérie chez les femmes. mais il reçut tellement de patientes frappées de ce mal qu'il en fut gêné et fut obligé de changer sa théorie. quoi qu'il en soit, la question demeure: pour la petite fille, comme pour toute femme, où se trouve la ligne (de démarcation) langagière séparant l'affection véritable de la séduction-exploitation.)

elle se répète, la deuxième fois

le problème est dans l'espace des femmes assises à une table doivent du vin versé de bouteilles peintes de fleurs en couleurs elles disent nous devons examiner les acquis théoriques de la décennie nous devons écrire sur notre culture émergente pour la faire avancer davantage l'essai serait la forme à employer l'essai serait le moyen d'inscrire notre nouvelle «présence d'esprit» en vue de transformer l'idéologie dérouler l'argument du début à la fin

mais l'une d'elle dit: je suis incapable de penser en ligne droite une autre dit: dans la fiction mon imagination fait défaut; dans la théorie mes considérations autobiographiques envahissent les faits

le problème est dans l'espace si notre pensée s'articule mieux sans ces distinctions entre réalité / théorie / fiction, alors il y a dérive du lieu d'où l'essai peut surgir

tu te répètes dit la voix l'essai a besoin d'une logique pour être clair vous risquez la barbarie en refusant les acquis formels de la culture établie ne craignez pas de vous trahir les femmes excellent dans la traduction les

femmes sont habiles à emprunter des formes créées par le sur-moi patriarcal et à les subvertir c'est vrai mais au-dessus de la ligne qui démarque le réel (tel qu'ils le définissent) le corps des femmes est laissé-pour-compte deux hommes se rencontrent dans un département de l'université ils se serrent la main les épaules font la roue monsieur s., n'est-ce pas? comment va la thèse? l'autre se plante les pieds par terre plus solidement la barbiche s'agite c'est un boulot phénoménal mais j'ai déjà un éditeur vous savez l'an prochain j'aurai ma permanence.

le problème est dans l'espace entre notre être et leur dire «la source du tragique consiste non dans l'acte, mais dans la rencontre (d'abord manquée, puis graduellement réalisée) entre l'acte et le langage»[2]. Oedipe s'est condamné par ses propres paroles et il est passé à l'histoire car la grande tragédie confirmait l'existence mais qu'est-ce qui se passe si le corps (l'acte) est condamné par le langage de l'autre (exemple saigner sur une robe blanche c'est dégoûtant) car en tant que femmes l'espace entre l'acte et le langage est si vaste que nous ne réussissons jamais à le combler papa qui disait fait ce que je dis pas ce que je fais quand maman ne voulait ni l'un ni l'autre

épilogue (la matière re-travaillée)

le problème est dans l'espace / elle se répète encore une fois / le problème est dans l'espace entre elle et l'image reçue d'elle / elle avait l'habitude de se regarder dans le monde de miroirs tout autour / laquelle était-elle / hamlet avait ses mots mais ophélie avait glissé en silence sur la rivière / en surveillant les miroirs elle se demandait laquelle des images la nommait / femme nouvelle amazone amoureuse abandonnée mère fille à papa française anglaise / chaque image parlait d'une façon différente / chaque image marchait d'une façon différente / elle est devenue si étourdie qu'elle

a dû cesser de regarder

oui la voilà la réponse / cesse de toujours tendre vers l'autre / l'espace au-delà du texte est le nouveau lieu / on apprend mieux les leçons de l'autre culture quand on n'est pas éblouie-s par le symbole phallique / comme chez gertrude djuna nicole mary / peut-être le lieu lesbien est-il plus facile / oui les formes anciennes essai roman ont avancé peut-être deux modernités / une pour les femmes une pour les hommes / la nôtre circulaire elle se répète / encore le problème est dans l'espace / elle s'en réjouit

1 Luce Irigaray, *Éthique de la différence sexuelle*, Éditions de Minuit, p. 16.
2 Shoshana Felman, *Le scandale du corps parlant*, Éditions du Seuil, p. 130.

Francine Pelletier

Photo: Denyse Coutu

Ce qui me fascine dans le texte de Gail Scott, texte que je trouve très beau, c'est sa complexité, car j'y vois très nettement deux orientations ou deux mouvements.

L'orientation première du texte, beaucoup plus élaborée que la seconde, s'inscrit dans la plus pure tradition féministe: l'auteure s'oppose à la société patriarcale et aux images que celle-ci nous renvoie de nous-mêmes: des femmes violées, pornographiées. Gail s'identifie aussi à ce qu'on appelle aujourd'hui la «culture féministe», c'est-à-dire à cette tentative de libérer l'imaginaire qui nous est propre pour enfin créer autre chose.

Or, la majorité du texte reprend à son compte, de façon très percutante, les grands acquis de cette culture féministe. La différenciation entre les sexes d'abord; le fait que les femmes *sont* et que les hommes *agissent*, le fait que ce qui est tendre et affectueux chez les femmes peut facilement devenir un jeu de séduction chez les hommes. Notre difficulté, donc, à être entendues comme femmes puisque nous sommes rarement percues comme étant *réelles*. Et finalement, notre besoin d'un espace *autre* afin de trouver la parole, espace plus circulaire que linéaire, où la fiction chevauche la réalité, où tous les genres sont confondus. Le texte finit par l'affirmation, voire la célébration de cet espace qui seul offre aux femmes une véritable identité, identité nettement différenciée de celle des hommes.

Nous sommes toutes assez familières avec cette analyse. La force de *Spaces Like Stairs* (le titre est d'ailleurs extraordinaire) est dans sa forme car il s'agit ici d'une démonstration concrète de ce que l'auteure veut nous dire: elle passe allègrement de la théorie à la fiction à la réalité. C'est très bien fait. J'ai presque l'impression que c'est trop bien fait?... Une vague impression que la grande poésie du texte prend un peu trop

de place, comme si la beauté et la résonnance des phrases empêchaient l'auteure d'aller jusqu'au bout de sa pensée. Et c'est la pensée, j'avoue, qui m'intéresse.

C'est dans la deuxième orientation du texte que nous retrouvons une réflexion particulièrement intéressante parce que plus nouvelle. Elle nous parvient au début du texte sous forme de questions: «Après dix ans de tentatives littéraires ou autres, sommes-nous prêtes à dire qu'elle est notre réalité», demande Gail Scott. Suit une interrogation encore plus inattendue: «À tant vouloir créer autre chose a-t-on oublié de se faire comprendre?» En d'autres mots, avons-nous oublié de dire simplement ce que nous vivons plutôt que de dire ce que nous pensions qu'il fallait dire? C'est dans ce sens que ce questionnement m'apparaît, sinon contradictoire, tout au moins appartenant à une autre lignée de pensée, une qui ne se contente pas des acquis du féminisme mais, plutôt, s'interroge là-dessus. Malheureusement, cette remise en question s'arrête là, presque censurée par l'auteure: «halt this way of thinking», dit-elle. Et aussitôt, voilà l'autre «tendance» qui ressurgit, comme si Gail avait eu peur de se tromper ou de trahir un univers auquel elle tient. Cette peur n'est-elle pas d'ailleurs implicite dans son fameux «you're repeating yourself», phrase qui revient souvent ponctuer le texte?

Bref, *Spaces Like Stairs* m'apparaît une assez fidèle mise en scène de comment une majorité d'entre nous vivons le féminisme: tout en sachant qu'il est important de ne pas perdre nos acquis et, donc, de répéter continuellement ce que nous exigeons de cette société (n'est-elle pas prête à l'oublier à la première occasion?), la répétition n'est-elle pas aussi des plus sécurisantes pour nous? Répéter peut être une façon de ne plus se sentir obligées *d'inventer*. N'avons-nous pas d'ailleurs un peu peur, à ce moment précis de notre histoire, de pousser plus avant?...

C'est ce côté plus iconoclaste du texte que j'aurais

voulu voir davantage développé. Car je crois que le mouvement féministe en est précisément là: à interroger non seulement le monde qui nous entoure, la société patriarcale, mais aussi le monde que nous nous sommes créé. Aussi, autant il est nécessaire de faire la distinction entre le monde des hommes et le monde des femmes, de «sexuer notre discours», dirait Luce Irigaray, autant il est nécessaire de savoir ce que nous retenons de cette fameuse culture dominante, ce qui fait notre affaire là-dedans. Ou comme disait Madeleine Ouellette-Michalska récemment: «Il y a aujourd'hui un désir d'abolir les classifications, les séparations: ça c'est l'homme, ça c'est la femme, ça, la biologie, ça, l'histoire, pour retrouver l'unité profonde de l'univers matériel, cosmique, spirituel».

Ce besoin d'ouvrir plus grand, plus large, plus profond est pressenti dans le texte de Gail Scott. Espérons maintenant qu'il soit repris par elle ou par d'autres car la piste est plus qu'intéressante, elle est vitale.

Commentaires

Gail Scott: *...peut-être, bon, nous ne sommes pas tout à fait d'accord. D'abord, dans la première partie, je ne dis pas que nous ne sommes pas prêtes à dire notre réalité, je dis que nous ne semblons pas prêtes à dire* **comment** *dire notre réalité. C'est très différent. Je pense qu'il est très important que nous soyons extrêmement ouvertes aux formes que peut prendre tout ce qu'on fait: écriture, photographie, façon de vivre, etc. Alors la question que je pose c'est avant tout «comment?»...*

...je ne sais pas ce que Francine entend par «faire quelque chose de neuf». J'ai l'impression qu'encore là c'est un piège quand on nous demande de constamment nous renouveller, alors que ça fait à peine quinze ans qu'on a commencé à trouver de nouvelles façons de penser. J'ai voulu que mon texte démontre qu'il y a **encore** *une grande douleur chez les femmes, au niveau du langage, parce que ce texte parle aussi d'écriture...*

Louise Cotnoir

Figurez-vous

oto: Denyse Coutu

La maison est sale et les pièces en fouillis. Je n'arrive pas à parler. Je fais place nette. Je mets de l'ordre dans mes affaires, comme si j'allais mourir. Alors seulement, les mots viennent sur la page, je peux commencer à écrire. Est-ce pour cela que j'inscris un discours autre sur la réalité? Un regard différent? Cette posture du corps dans la réalité n'implique-t-elle pas une position autre du corps imaginaire, le texte? En s'écrivant, les femmes font émerger un rapport au langage, *une machinerie* qui déroute, débande jusqu'aux assises linguistiques de la langue. Car il s'agit ici de parler le corps réel et sa métaphore:

> «J'ai tenté un jour de conquérir
> la réalité, de la rendre plausible.»[1]

Ce que l'on prend pour du domestique, du quotidien, du fragmenté dans l'écriture des femmes se veut l'expression d'un réel qu'elles cherchent à transformer, à porter ailleurs jusqu'à produire une écriture de la pensée du corps. Partir du «petit détail», montrer une réalité banale et l'utiliser comme un repoussoir d'où se dégage une *autre* réalité. Car les réalités varient, elles sont en mouvance et en dépendance de *qui* les parle:

> «La réalité n'est jamais aussi
> réelle que nous le pensons.»[2]

Devant l'invivable, l'insoutenable du réel, je tends à renouveler les idées, à forcer les formes; car un changement de conscience provoque nécessairement une modification dans la vision que l'on a du monde et de la relation que l'on entretient

avec lui. Nous admettons la théorie de la relativité de Einstein, le phénomène holographique, la théorie de l'atome, etc., nous admettons donc que les lois scientifiques bougent, qu'elles soient mises en application et que notre conscience de l'univers change avec ces modifications. Pourquoi l'écriture serait-elle exempte de ces transformations? Pourquoi, *traversée par la conscience féministe*, l'écriture ne s'en trouverait-elle pas modifiée? C'est que la vie des femmes n'est pas encore généralement valide, ne se perçoit pas encore généralement comme un sujet digne d'intérêt. Et pourtant, c'est le sujet le plus *chargé*, au propre comme au figuré. Une bombe.

Les femmes ne rêvent plus, elles pensent et vivent d'avoir pensé. Elles parlent, elles écrivent. Ce n'est pas si simple. Presqu'un travail de micro-chirurgie contre le conformisme de la langue, sa répression sur le corps des femmes, contre l'exil historique. Contre. Contre. En pleine connaissance du danger. Celui surtout du mépris, cette attitude défensive devant ce qui fait peur et/ou envie. Elles modifient les perceptions, elles fabriquent des expressions novatrices, opèrent des changements radicaux dans la forme. Elles ouvrent de nouvelles dimensions à l'espace, au temps, à l'imaginaire:

> «Je pense que, dans cette façon éclatée du discours, il y a quelque chose de moderne; [. . .]. Peut-être que ce sont les femmes qui portent la modernité.»[3]

Investiguer et instituer une langue pour elles, pour parler d'elles, une langue mise à la portée de leurs mains. Travailler la langue: comme femme je dis travailler la pâte. L'écriture des femmes est celle qui adhère le plus à notre monde, à cette fin de siècle: relativité du temps, fission de l'atome, accélérations mentales, vision tridimensionnelle,

etc. Et à la fois, celle qui vient *se poser contre* par une démarche capable de sentir la réalité proprement dite, de conserver une relation vivante avec toute chose, tout être, de (se) penser comme une structure vivante avec des images mobiles, une symbolique flexible (qui ne limite pas la signification) et qui prend en charge, met à l'épreuve, utilise l'émotionnel comme entreprise exploréenne. Nous écrivons le corps imaginaire à corps défendu/défendant.

Figurez-vous!

1 Brossard, N, *Picture theory*, Ed. Nouvelles Optiques, 1982, p. 89.
2 Stern, Daniel, Compte rendu dans «the Nation», 4 mars 1968 cité par A. Nin dans *Le roman de l'avenir*, Éd. Stock, Paris, 1973, p. 303.
3 Pool, Léa, entrevue de C. Bertrand et J. Bonneville-Lavoie avec la cinéaste dans *Arcade*, no 9, février 1985, Montréal, p. 73.

Marie-Claire Blais

hoto: Denyse Coutu



Présentation

« Merci pour ce beau texte. Il y a beaucoup de points de vue, d'aspects dans ce texte. Et moi, je n'en ai travaillé qu'un seul, enfin, c'est-à-dire « si oui ou non on peut avoir une sorte de théorie de l'écriture dans notre monde actuel ». Alors, je vais vous lire cela, mais c'est très court. »

Je crois, comme le suggère Louise Cotnoir dans son texte très sensible, que l'événement de l'écriture féministe à travers le monde est un événement révolutionnaire et heureux. Nous entendons ces voix modernes qui nous viennent de tous les pays pour dénoncer, dans une courageuse rebellion, toutes les formes d'une autorité des mâles qui pourraient un jour détruire notre planète. Car les femmes veulent un monde où l'on pourrait vivre en paix.

Je ne possède pas, personnellement, de théorie de l'écriture. Je découvre à mesure que je vis, ce combat de ce que mademoiselle Cotnoir décrit ainsi: « L'insoutenable du réel », qui est pour moi l'insoutenable de notre temps, la douleur de vivre à notre époque et de vouloir exprimer par l'écriture (une écriture que je voudrais lumineuse et féconde), les horreurs de notre temps. Ce n'est qu'aujourd'hui que nous découvrons les richesses de notre passé littéraire universel, dans ce chaos qu'est notre monde, le génie paisible des sœurs Brontë, de Jane Austin, de George Elliott. Et chez nous, d'Anne Hébert, Rina Lasnier, Claire Martin est une découverte consolatrice, un bienfait de fraîcheur. Ces noms dont nous nous emparons aujourd'hui (Virginia Woolf, Emily Dickenson et tant d'autres), il faut penser qu'ils ont longtemps été ensevelies, non seulement parce que leurs œuvres étaient victimes des préjugés et de l'oppression de la société de leur

temps, mais aussi parce que le travail de l'écriture est une longue lutte et qu'une œuvre de qualité met toujours autant de temps pour être comprise.

Les problèmes de l'écriture sont, sans doute, rigoureusement les mêmes pour nos écrivaines d'aujourd'hui. Combien d'œuvres publiées chez-nous, parce qu'elles sont bien écrites et écrites par des femmes ne trouvent pas leurs lecteurs. Notre solidarité est encore très pauvre lorsqu'il s'agit de stimuler des œuvres fortes des écrivaines dont les voix sont prophétiques, comme l'étaient celles de Virginia Woolf et de Clarice Lispector.

Nous savons désormais que l'écriture apporte des révélations redoutables; et écrire, créer — pendant que l'on parle autour de nous de détruire le monde, pendant que des milliers de gens meurent de faim chaque jour — semble un défi sans bonheur. Il est vrai que nous écrivons aussi parce que nous sommes dans cette lutte pour survivre et que nous croyons à cette résurrection de nos espérances par l'écriture.

Je ne puis penser à une théorie de l'écriture, mais on écrit pour être digne aussi. Parce que l'on croit à cette dignité de la révolte écrite qui doit toujours rester belle; à laquelle on voudrait inculquer des traces d'une beauté immuable, telle que nous la retrouvons chez ces écrivaines que je viens de citer. Et pourtant, une femme qui écrit aujourd'hui sait combien son témoignage est solitaire et combien désespéré, et que notre écriture ne peut trahir que ce que nous vivons, ce que nous voyons en cette fin de siècle, comme le disait mademoiselle Cotnoir, où règne sur nous une terreur désormais visible (la menace nucléaire), à laquelle nous devons faire face avec des mots. Ces mots que nous n'aimons pas, ces mots qui sont démunis mais violents, ces mots qui connaissent déjà le silence de la mort.

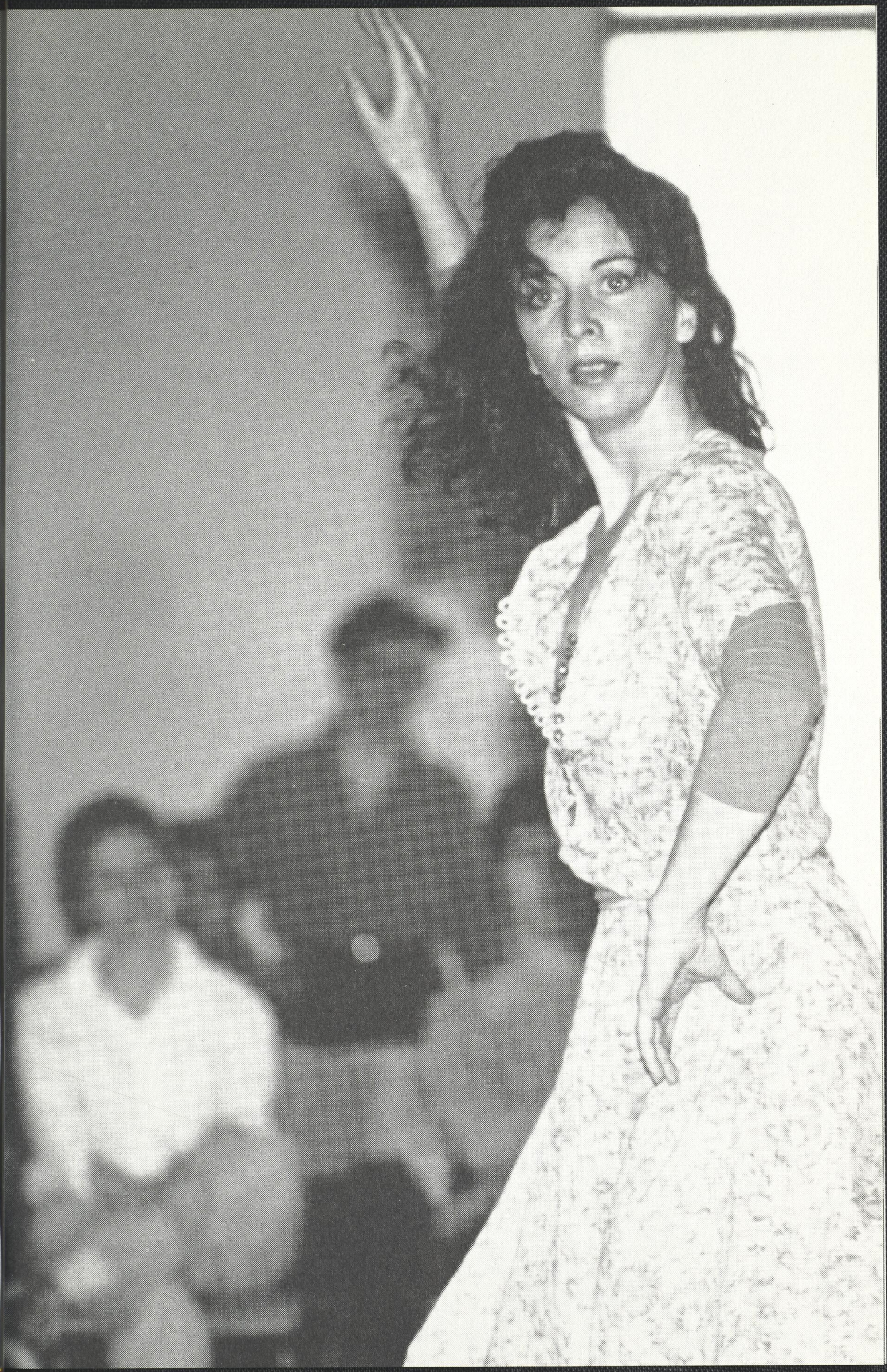
Commentaires

Louise Cotnoir: *...ce qui m'intéresse particulièrement dans ce que Marie-Claire Blais a exposé, c'est la notion de* validité, *moi aussi je la trouve très importante. Si on redécouvre aujourd'hui que les femmes ont écrit des choses magistrales, novatrices et absolument exceptionnelles, c'est peut-être justement parce qu'il y a eu le mouvement des femmes, parce que nous toutes qui travaillons l'écriture, nous en avons parlé. On nous accuse souvent de nous citer entre nous; c'est pourtant une façon de faire cette* histoire *qui n'avait pas encore été écrite, qui nous avait laissées dans l'oubli...*

Suzanne Munro dans une performance de danse

Photo: Denyse Coutu

→



La Parole à l'auditoire[1]

1. Nous publions sous cette rubrique quelques-uns des échanges avec l'auditoire.

Photo: Denyse Couru

Irène Pagès: ...ce qui m'a frappée, c'est encore une fois, une allusion à la modernité, à la postmodernité. Je crois que j'en ai ras le bol d'entendre toujours parler de la modernité, de la postmodernité dans une réunion où, précisément, il s'agit de faire éclater le discours savant, le discours universitaire, le discours classificateur hiérarchisant. Et puisqu'il s'agit, dans l'écriture des femmes et dans les revendications des femmes, de mettre au panier toutes ces classifications, je crois qu'on devrait le faire une fois pour toutes et ne plus en discuter. Pourquoi toujours nous définir par rapport à des critères qui n'intéressent pas la «féminité»? Ce qui caractérise l'expression féminine c'est justement l'absence de frontière, sa non-classification, sa liberté. J'aimerais donc ne plus voir l'écriture féminine toujours exposée à des critères spécifiquement masculins...

Louise Cotnoir: ...le discours critique est encore à dominance mâle... et c'est un peu comme un défi, et un défi très intéressant que nous avons toutes à relever, à mon avis. À savoir que si le discours s'organise comme un parler sur le monde réel s'élaborant au niveau des concepts, il nous faut prendre en mains les concepts et y mettre ce qu'on veut, à notre tour. Il faut donc faire une théorie de l'écriture au féminin très rapidement, parce qu'il y a des gars qui sont sur le coup et qui sont en train de la faire en-dehors de nous. Ils organisent déjà un post-discours sur les écritures que nous commencons en même temps à mettre en jeu... la difficulté consiste pour nous, tous les textes que nous entendons aujourd'hui en témoignent, dans le fait qu'en même temps qu'on construit un nouveau langage, il nous faut sans arrêt subvertir l'autre. C'est une double tâche (Nicole Brossard dit toujours que nous sommes aux prises avec la «double contradiction») et l'écriture se joue là, dans la «double contradiction», en plein dans la matière elle-même...

X (participante non identifiée): ...je pense qu'il y a le terrain de l'action et celui de l'énoncé, très clair, de ce que les femmes veulent, de ce qu'elles veulent changer de la réalité. Mais quand on est sur le terrain de l'écriture, on est justement sur le terrain même de notre horizon puisque c'est bien par l'écriture, en quelque sorte, que nous traçons les images futures de nous-mêmes et de notre réalité. D'un côté on dit: «mais ce n'est que de la littérature»; de l'autre, quand on tient un discours, on entend: «mais alors ce n'est que de la théorie». Et puis, après, il nous reste encore la terrible réalité à changer. Cette réalité, elle ne pourra pas changer si nous ne parvenons pas à inscrire dans nos neurones d'autres dimensions essentielles, à inscrire l'invisible justement, que nous possédons en nous et qu'on fait advenir...

Ginette Pellan: ...il ne faut pas être trop timides et faire comme si dans notre désir à nous il n'y avait pas quelque chose *aussi* de l'ordre du pouvoir. C'est-à-dire que si on veut inscrire notre présence dans la réalité, ça implique un désir qui est apparenté au pouvoir...

Susanne de Lotbinière-Harwood: ...nous avons été invitées ici pour entendre d'abord les textes de femmes qui écrivent. C'est clair que nous ne sommes pas toutes des écrivantes en devenir et il y en a beaucoup d'entre nous qui tremblent devant les mots théorie, modernité, sémiotique, devant ces concepts, beaucoup qui se sentent intimidées et incapables de prendre la liberté aussi de dire: «ça, ça ne m'intéresse pas». Celles qui s'y emploient, elles sont nombreuses, le font très bien. Ce sont celles qui ont commencé avant la modernité (ce qui explique peut-être que la modernité, comme quelqu'un l'a proposé, c'est surtout l'affaire des femmes) (...) Il y a pour moi un espoir dans le fait que maintenant, grâce à ces femmes-là, il y ait un espace au-delà du texte qui s'appellerait peut-être la «culture des femmes»; ça va donner un territoire à celles d'entre nous qui voulons écrire,

sans nécessairement écrire dans *cette* modernité, avec tout ce que ça implique de «savoir». Nous pourrons donc écrire de façon moins «intellectuelle», de façon moins «moderne», si j'ose dire...

Louise Fréchette: ...il y a eu deux interventions qui parlaient des «structures» dans lesquelles nous risquions de nous emprisonner, maintenant que nous avons élaboré une théorie, du moins une pratique ou une action féministe. J'ai l'impression, quant à moi, qu'au seuil du XXIième siècle (et j'ai été très touchée par l'exposé de Marie-Claire Blais qui parlait de l'«état du Monde») nous sommes prêtes pour un saut qualitatif dans notre façon d'utiliser notre pensée, notre langage. Je crois qu'un des concepts importants c'est le *mouvement*. Si l'on se permet d'être en mouvement, peu importe que ce soit avec le corps, avec les mots ou les couleurs, j'ai l'impression que nous y découvrirons le germe d'une réponse à un univers qui est arrivé à la limite de son développement. Les femmes portent en elles la source de cet éclatement vers autre chose (...) Présentement, l'important c'est de créer un espace pour le mouvement de chacune, individuellement...

Line Mc Murray: ...l'avenir de l'écriture des femmes, je le vois dans cette distance qu'elles savent prendre par rapport à leur écriture. Et dans ce qu'elles peuvent apprendre de leur écriture. Je veux bien admettre que l'écriture est un ordre symbolique patriarcal, mais enfin, la façon dont les femmes utilisent cet ordre n'a pas à l'être nécessairement. Il y a des études qui prouvent que, dans l'écriture des femmes, il y a un rythme spécial, des figures nouvelles, un ordre symbolique renouvelé. Il faut dans l'avenir adopter une attitude méta-intellectuelle. Et j'ose dire très clairement le mot, vraiment méta-intellectuelle par rapport à notre pratique d'écriture. Et là, je suis loin de dénigrer toute tentative de vulgarisation du savoir, loin de là...

Louky Bersianik

Comment naître femme sans le devenir

hoto: Denyse Coutu

Une force ne naît que contrariée.
Joë BOUSQUET

Fe minus, fe mina, le mot **femme** vient du latin et signifie «de peu de foi». Le mot **femme** est donc péjoratif à la source même de notre langue. Voilà pourquoi il nous est interdit à chacune de naître femme même si à la longue nous devenons forcément cet être péjoratif.

Extrait d'un poème à ma mère morte:

ô fe mina *délit de fuite fée minable sans feu ni haut lieu*
ô fe minus *de moins de foi décret langagier des Grands Supérieurs non-féminables*[1]

D'où il ressort que, en tant que *fée* la femme est une ambiguïté, chacune science occulte occultée, mais en tant que *mines* d'or se découvrant au pluriel, les femmes sont des déterrées vivantes et des émergentes contre-culturelles.

La femme est une ambiguïté

Dans un livre intitulé *La Supériorité naturelle de la femme*, qui a été pour moi une bible au début des années soixante-dix, l'anthropologue Ashley Montagu décrit ainsi le processus de fabrication — extérieur à nous — de notre aliénation: «On peut nier les avantages qui sont ceux de la femme en en faisant des désavantages (...) Il faut toutefois commencer par réduire les avantages biologiques au rang de handicaps intellectuels, puis faire de ces derniers des handicaps biologiques. Ceci fait, on a fermement établi la croyance en l'infériorité intellectuelle et biologique de la femme.»[2] C'est sûrement grâce à ce processus que Freud a pu redonner vigueur à l'ancien aphorisme: *tota mulier in utero* et nous réduire à notre anatomie une fois pour toutes. Ce qui lui a permis d'écrire calmement, sans mettre en cause l'oppression en question: «(...) L'infériorité intellectuelle incontestée dont souffrent tant de femmes trouve son origine dans l'inhibition de la pensée que l'oppression sexuelle rend nécessaire.» Citation de Kate Millett[3] que j'ai recueillie pour

mon Dictionnaire de la Boursouflure...

Si la femme n'existait pas, commente justement Simone de Beauvoir, les hommes l'auraient inventée.[4] Le *Deuxième sexe* démontre qu'effectivement les hommes ont inventé la femme. Et qu'en échange de sa liberté, ils lui ont offert «de fallacieux trésors»[5] — selon l'expression beauvoirienne — sous l'étiquette d'une autre de leurs inventions géniales baptisée **féminité**. Ils ont donc déguisé en bonheur le malheur d'être femme. Et l'ambiguïté factice fut assignée à cette créature comme une manière naturelle d'être et de vivre, afin qu'on puisse l'accuser de dire et de se dire dans une mauvaise **diction**. Elle fut, de la sorte, liée aux détenteurs de son brevet d'invention par un **contrat de contra-dictions**, non pas internes mais extérieures à elle, qu'elle fut bien obligée d'intégrer comme faisant partie d'elle-même. Le premier postulat de ces contradictions est celui-ci: «On ne naît pas femme: on le devient.»[6]

Mais, est-il possible de ne pas devenir femme, ou de cesser de le devenir? Si je ne suis pas née femme et si j'ai tenté de toutes mes forces de cesser de le devenir, comment se fait-il que je me retrouve encore au cœur de ce réseau inextricable de contradictions? Personne d'entre nous n'a réussi à en dénouer les nœuds et à s'en échapper, bien qu'il existe parmi nous des spécimens exemplaires du non-être femme et du non-devenir femme. A-t-on dévoilé enfin le sujet féminin dans la mise en scène sujet-objet ou dans «l'espace encombré de la signature»[7]? Si oui, ce sujet féminin, faut-il le (ou la) nommer **femme**? Ne serait-ce pas de l'ironie? Ou bien ce mot aurait-il été réhabilité? Peut-être l'a-t-il été mais en partie seulement, puisque seul son pluriel a bénéficié d'une certaine amélioration depuis trois décennies. Mais cela est suffisant pour inverser le postulat beauvoirien et nous demander: comment naître femme (dans le sens mélioratif du mot) et ne pas le devenir (dans son sens péjoratif)?

Car, nous logeons toujours à l'enseigne des contradictions. Comment une femme peut-elle être un homme dans la langue et ne pas l'être dans la vie? Comment peut-on dire qu'elle ne travaille pas alors que c'est précisément parce qu'elle a trop d'ouvrage? Comment peut-elle combattre pour sa liberté et être perçue comme étant contre la liberté d'expression? Comment peut-on lui faire

violence et dire que c'est avec son consentement? Comment peut-elle être la mère biologique de son enfant et n'être appelée que mère porteuse? Comment peut-elle promouvoir une **anthropie positive** de l'humanité (de *anthropos*, i.e. être humain), anthropie qui serait pacifique et écologique, quand elle doit encore assumer l'**entropie négative** de l'humanité (dans le sens thermodynamique du mot), i.e. qu'elle doit encore surseoir à la dégradation du monde par sa production domestique imposée.[8] Et la liste pourrait se prolonger ainsi à l'infini. Trente-cinq ans après *Le Deuxième sexe*, «la femme ne se dresse (toujours) pas en face de l'homme comme un sujet mais comme un objet paradoxalement doué de subjectivité».[9]

En cette fin de vingtième siècle, la femme n'est pas au cœur des contradictions, elle EST la contradiction, encore et toujours, *ad nauseam!* Celle par qui l'opposition et la proximité arrivent simultanément, dans tous les sens du mot CONTRE. Elle se serre CONTRE un homme qui en principe est CONTRE elle et je parie cent CONTRE un qu'elle donnera de l'amour CONTRE de l'injustice. Peu importe ce qu'elle fasse ou dise, elle va toujours à contresens. *Je suis une femme mais je ne suis pas humaine* dit l'Euguélionne.[10]

Une femme est une science occulte occultée

Selon le mot de Bouthoul, «il a toujours été plus facile de mourir que de réfléchir». Pendant longtemps la majorité des femmes ont préféré mourir à elles-mêmes plutôt que de se risquer à fléchir ouvertement l'orgueil du mâle. Aujourd'hui, l'inverse serait en train de se produire. Car, à rester enfermés dans leur vaine supériorité, la majorité des hommes refusent une saine réflexion sur eux-mêmes, qui les empêcherait de se détruire complètement. Eux aussi ont leurs contradictions. Comme, par exemple, d'exercer leur violence contre d'autres hommes. Ou de proclamer bien haut leur appartenance à la tradition libérale tout en étant pour la porno. Ou, dans une société faite par eux et pour eux et dont ils jouissent entre eux, donc, profondément homosexuelle mâle, imposer à outrance l'hétérosexualité généralisée. S'ils se donnaient la peine de réfléchir, ils comprendraient que, ce qui se passe dans la tête des femmes est bien plus du domaine de la lucidité et du féminisme

engagé que de ce qu'ils appellent «du féminisme enragé»; et que si elles ont délaissé les terrains de lutte masculins c'est qu'elles se sont rendues compte qu'elles y étaient «le repos du gauchiste»[11] et rien de plus. Ils comprendraient aussi qu'étant nucléaire, la famille patriarcale à laquelle ils tiennent tant, était destinée à exploser comme leur champignon d'Hiroshima.

Y a-t-il quelque espoir que cela change du côté des hommes? Peut-on penser que le postulat beauvoirien ait son corollaire: *on ne naît pas homme, on le devient*? Devenir **homme** c'est devenir un être supérieur. Je ne crois pas que l'enfant garçon ressente cette supériorité en naissant. Elle lui est inculquée comme est inculquée l'infériorité à l'enfant fille. Je crois que les êtres humains sont appelés à évoluer vers des perceptions plus riches et plus complexes de leur humanité à travers des champs de conscience et de négociations qui sont ouverts à toutes et à tous.

L'oppression des femmes est systémique. Les valeurs patriarcales, qui sont des valeurs archaïques, n'ont pas été intégrées seulement par les hommes. Nous avons toutes été à l'origine et sommes encore à des degrés divers des femmes patriarcales. Nous n'avons pas fini d'extirper de nous ces valeurs. D'abord et avant tout, nous avons toutes été les filles du père, et seulement de lui, c'est lui qui nous a signées de son nom à notre naissance, «là où la mère se perd, est passée sous silence, là où toujours déjà la femme n'existe pas»[12], ni vue ni connue, disparue comme par enchantement. Cette omission fondamentale nous a fait un tort presque irréparable et nous a enfoncées dans nos contradictions. «La forme la plus insidieuse du mensonge, c'est l'omission» a dit justement Simone de Beauvoir. Passer quelqu'une sous silence, c'est la faire passer avec sa parole sous le tunnel du bruit indifférencié qui gomme tout de son tintamarre et de son indifférence.

Un enfant fait son signe de croix en disant tout naturellement: «Au nom du père et du fils et de la mère.» Le curé s'indigne: «C'est un blasphème! C'est un outrage à Dieu!» Ce n'est pas seulement dans les films[13] qu'on entend ce discours. Personne ne se rend compte que le véritable outrage de non-reconnaissance est fait aux noms de la mère et de la fille. On assiste aujourd'hui à un retour en masse vers le Dieu des chrétiens. Quelqu'un rencontre

lonesco à la Sainte Table, un autre voit entrer Gromyko chez le Pape et devant celui-ci se prosternent les artisans des mass-média de tous les pays. C'est facile à comprendre. Dieu est de la race des seigneurs, comme les Aryens. *Dominus vobiscum*. Le Dominant soit avec vous pour mieux vous dominer. Ce seigneur est le Père de tous car il est à lui seul l'origine et la fin de tous. On colporte sans vergogne toutes sortes de mensonges comme celui-là sur le père. Et quand le père est dénoncé la religion fait retour avec une ferveur accrue.

Nous connaissons toutes l'occultation systématique des femmes par les hommes. Mais nous ne parlons pas assez de l'occultation des femmes par les femmes, mêmes féministes. C'est notre petit côté patriarcal. Dans une entrevue qui date de 1982[15], je faisais la distinction entre trois types de femmes qui sont des points culminants de nos pratiques sociales et politiques. Il y a les «mortes-vives» qui continuent à faire de leur vie un total sacrifice à l'homme, à leur famille ou à Dieu; il y a les «vivantes qui ne sont pas terribles» parce qu'elles misent sur les deux tableaux, récoltant les fruits du féminisme sans vouloir le reconnaître, et continuant à jouer le jeu «féminin» (dans son sens péjoratif) de la séduction; et enfin, il y a les «terribles vivantes» qui sont traversées par une conscience féministe très forte comme les féministes radicales et les lesbiennes radicales. Entre ces pointes se situent toutes les autres tendances qui peuvent être féministes à des degrés divers. Ce tableau ne prétend pas établir une hiérarchie entre les femmes, mais constate seulement que nous sommes plurielles et que la conscience n'est pas l'apanage de quelques-unes.

Chez la plupart d'entre nous, on ne peut nier qu'il y ait de l'auto-censure et même des sujets tabous, comme si, de verbaliser nos conflits intérieurs, diminuait la grandeur et l'impact du féminisme ou dénotait une concession au système patriarcal. Dans *l'Agenda des femmes 1985* des Éditions du remue-ménage, plusieurs textes font état de ces problèmes, en particulier celui, «non résolu et explosif de l'opposition lesbienne et hétérosexuelle». Louise Dupré l'a fait aussi à l'une de nos réunions. Ne jouons pas les aveugles et les sourdes, car, si nous n'en parlons pas entre nous, «ça se parle ailleurs», comme dit France, mais alors, dans quel

esprit, et allons-nous vers une profonde et irréversible dissension entre les femmes qui ne peuvent se suivre sur ce chapitre. Selon Francine Pelletier, cette opposition «a non seulement créé des tensions entre nous, cela a aussi entravé la relève.»[16] La question de la relève est d'une extrême gravité. C'est pourquoi la question du choix sexuel est si importante. Mais aussi très délicate. Car elle n'est pas nécessairement du domaine spécifique de la conscience féministe, ni du conscient, et n'est pas déterminante pour évaluer la qualité d'une option politique, quelle qu'elle soit. «La plupart des femmes de ma connaissance n'ont pas envie de mener 'la guerre des sexes'», continue Francine. Elle dit aussi que la «période de remises en question a permis de meilleurs rapports, d'abord avec les femmes, ensuite avec les hommes.» Il faut réfléchir là-dessus.

Il y a d'autres critiques dont nous ne pouvons plus faire l'économie. Sans remettre en cause d'aucune façon les données fondamentales du féminisme, il est urgent que nous fassions l'analyse de nos contradictions internes. Depuis Simone de Beauvoir, on a toutes intégré qu'on peut être femme sans être mère. Mais il ne faut pas que celles qui sont mères se sentent passéistes ou dépassées par le mouvement. Je comprends que si la maternité est taboue c'est parce que les conditions qui la rendraient vraiment libre ne sont pas encore réunies. Mais, donner la vie n'est pas une valeur patriarcale. En soi, ce n'est ni bon ni mauvais, mais ça nous appartient. C'est notre droit et non un devoir. C'est aussi un pouvoir et un choix. Ce n'est pas du tout anecdotique dans notre vie. Ce n'est pas parce que le système a abusé de ce pouvoir et l'a dévalorisé pour mieux nous exploiter qu'il faille y renoncer. Il nous faut au contraire le reprendre si le cœur nous en dit, nous le réapproprier d'une façon ou d'une autre et en faire une nouvelle valeur positive. Si l'enfant mâle est tabou, c'est pour d'autres raisons qui souvent m'échappent. Car, pour moi, il est une réalité irréductible: il est toujours lourd de son peu de poids l'enfant qu'on a. Et l'enfant qu'on a on l'aura toujours. On ne peut rien y faire.

Si j'avais une fille, je lui dirais aussi: laissons parler le discours de la souffrance, le discours de la folie, le discours de la tragédie, qui est celui de Gail, personne n'est à l'abri de l'une ou

de l'autre. Chaque larme est une synthèse, une simplification de la douleur. «Jamais la psychologie ne pourra dire la vérité sur la folie, écrit Foucault, puisque c'est la folie qui détient la vérité sur la psychologie.»[17] Les femmes qui sont réputées pour être toutes plus ou moins folles détiendraient les clés du paradis psy! Profitons-en pour ouvrir des portes et aérer la place. Laissons le sujet féminin parler de son rapport douloureux à la mère ou aux autres femmes, n'essayons pas d'occulter le rapport au fils et au père, le rapport affectif aux autres hommes, parce que cela fait partie de la géographie intérieure de nos émotions et qu'il n'est pas utile, mais plutôt nuisible de nous couper d'une contrée touffue de notre réalité psychique. Essayons d'être en contact étroit avec la réalité objective qui donne en spectacle la prostitution, la pornographie, le viol de nos sœurs, la violence qui nous est faite à travers celles qui sont battues et humiliées. Soyons aux aguets et prêtes à intervenir s'il le faut. Ne leur laissons rien passer aux maîtres de ce monde. Ni l'ordinaire, ni le nucléaire. Mais ne tombons pas dans le manichéisme le plus élémentaire qui rééditerait à l'envers le vieux système pythagoricien, à savoir qu'il y aurait deux principes, «l'un bon qui a crée l'ordre, la lumière et... (la femme), l'autre mauvais qui a créé le chaos, les ténèbres et... (l'homme).»[18]

Les femmes sont contre-culturelles

Et essayons de trouver des créneaux d'émergence à notre culture. Le féminisme, ce n'est pas seulement «toute analyse, toute action, tout geste posant comme conflictuels les rapports entre les deux sexes, et visant à en comprendre la nature ou à en modifier les termes.»[14] C'est aussi la capacité de «penser à côté» pour créer un autre monde où on ne ferait pas que renverser la vapeur mais où il y aurait de nouveaux rapports de réciprocité et de nouvelles valeurs, la volonté aussi de créer dans ce monde un espace imaginaire via le langage parce que c'est le langage qui porte la réalité et transporte la fiction. Cultivons le multiple et la pluralité des errances, rendons visible «le sujet d'intérêt», selon l'expression de Louise Cotnoir, qui n'est autre que le sujet-femme en voie d'apparition. Que notre intrusion dans ce monde soit une contre-

culture agissante, non pas dans la direction contraire à la séquence patriarcale, mais en rupture avec elle et dans une autre dimension. Faisons «tressaillir le langage» selon l'expression de Barthes qui préconise une «sismologie» plutôt qu'une sémiologie du langage.[19]

Oui il faut, si nous sommes écrivaines, secouer les mots, «briser (leur) unité sémantique (...) pour en extraire un sens nouveau»[20], des figures qui nous représentent, une nouvelle symbolique dans laquelle nous nous reconnaîtrons. Pour Claire Lejeune, *être résolument moderne* «c'est oser proférer, mettre et remettre en libre circulation — du plus archaïque au plus actuel — tous les contenus aphasiques, toutes les indurations de l'imaginaire, afin qu'ils entrent en interaction, créatrice de formes relationnelles inédites.»[22]

J'ai le sentiment que, à travers mon imaginaire et mon écriture, je «préfère les femmes», dans le sens où Nicole emploie cette expression, i.e. qu'elles «(m)'habitent symboliquement comme un espoir, une raison d'être, une émotion d'être, une connivence absolue.[22] Trois ans après avoir écrit **Le Pique-nique sur l'Acropole**[23], je suis tombée par hasard sur une phrase de Wagner: «Le poète trouvera sa rédemption (quand) les créatures marmoréennes de Phidias se couvriront de chair et de sang.» C'est exactement ce que j'ai fait avec les Caryatides: j'ai fait de ces géantes de marbre de Terribles Vivantes douées de souffle et de vie, qui se sont mises en marche un beau matin pour ne plus jamais s'arrêter.

1 Bersianik, Louky, *Maternative*, VLB éditeur, 1980, p. 31.
2 Montagu, Ashley, *La Supériorité naturelle de la femme*, Buchet-Chastel, p. 33.
3 Freud, Sigmund, cité par Kate Millet, *La Politique du mâle*, Stock.
4 Albistur, Maïté & Armogathe, Daniel, *Histoire du féminisme français*, Des femmes, 1977, p. 4.
5 de Beauvoir, Simone, *Le Deuxième sexe*, vol. II, Gallimard, p. 564.
6 *Ibidem*, p. 13.

7 Bersianik, Louky, *L'Espace encombré de la signature*, Nouvelle Barre du jour, "Tessera", septembre 1985.
8 Bersianik, Louky, *L'Euguélionne*, la Presse, 1976.
9 de Beauvoir, Simone, *op. cit.*, p. 563.
10 Bersianik, Louky, *Ibidem*.
11 Albistur, Maïté, & Armogathe, Daniel, *op. cit.*.
12 Bersianik, Louky, *L'Espace encombré de la signature.*
13 *Le Village sur la colline*, film français à épisodes.
14 Albistur, Maïté & Armogathe, Daniel, *op. cit.* p. 7.
15 Smith, Donald, *Louky Bersianik et la mythologie du futur*, Lettres québécoises, Numéro 27, Automne 82, p. 69.
16 Pelletier, Francine, in *L'Agenda des femmes 1985*, September-Octobre.
17 Foucault, Michel, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Gallimard, Coll. Tel, 1972.
18 Pythagore. Cité par Simone de Beauvoir, *op. cit.*, vol. I, p. 8.
19 Barthes, Roland, *Le bruissement de la langue*, Seuil, 1984.
20 Fonaggy, Ivan.
21 Lejeune, Claire, *Possibles*, Vol. 9, No 2, Hiver 1985, p. 162.
22 Brossard, Nicole, *La Vie en rose*, Mars 1985.
23 Bersianik, Louky, *Le Pique-Nique sur l'Acropole*, VLB éditeur, 1979.

Jacqueline Lamothe

Je suis linguiste. Je ne suis pas écrivaine. Je ne suis pas poète. Pour l'occasion j'avais accepté l'invitation de Line Mc Murray de parler de mes rapports avec l'écriture, la poésie.

Puis un jour, j'ai reçu un texte. Celui de Louky Bersianik. Je me suis retrouvée face à un manifeste féministe décrivant la situation des femmes prises au piège du patriarcat, dénonçant les contradictions entretenues par une société qui place les femmes sur un piédestal mais lui refuse un fauteuil[1], suggérant que la discrimination des femmes est inscrite au cœur même du langage, enfin un texte qui soulève le voile sur les délicates divergences entre les féministes dans les domaines aussi importants que la sexualité, la maternité, les hommes.

Le texte de Louky était beau, fort, signifiant, généreux, mais devant l'objet du propos, j'ai éprouvé une certaine et éphémère lassitude, celle des «vieilles féministes», par moment essoufflées: ces sujets, ces thèmes, je les ai abordés, travaillés, tellement...

Au même moment, paraissait un article dans l'édition de mars de *La Vie en Rose* sur les filles des féministes et leur position personnelle devant le mouvement. Quelques jours plus tard, lors d'une émission spéciale à la télévision sur la décennie des femmes, Benoîte Groult racontait que les féministes françaises n'ont pas fêté le 8 mars cette année, du moins pas officiellement, publiquement. Elle affirmait que le féminisme avait changé de lieu, passant de la rue à la cuisine et à la chambre à coucher, sans oublier les couloirs de certains ministères. Le féminisme aurait donc changé de ton, de style, de forme, d'expression.

Devant de tels faits, je ne suis pas la seule à réagir et à dire: attention! Soyons vigilantes, pas méfiantes mais pas naïves non plus. Rien n'est jamais définitivement gagné. Le féminisme doit continuer à se dire et à se vivre à haute voix. Leur mémoire est si courte.

C'est ainsi que je suis revenue au texte de Louky avec ses trois pôles soit:

— la contradiction entre ce que sont les femmes et comment on les «regarde»;
— l'occultation des femmes par elles-mêmes, par les hommes et par le dogmatisme féministe;
— la contre-culture: le «penser à côté», la création des rapports, valeurs, monde nouveaux.

À mon avis, les femmes ne sont ni ambiguës, ni contradictoires, mais vues, perçues comme telles, jugées comme telles, moulées à cette image, à ce concept.

Elles subissent, ressentent, vivent ces contradictions, parfois dans le déchirement, les ruptures, avec, comme résultat, cette schizophrénie...

Concernant la peur de l'autocritique ou sur les sujets tabous entre féministes, il est remarquable que les femmes veuillent le consensus à tout prix. Cela s'explique par le fait qu'elles ne peuvent, dans leur état de «minoritaires sociales et politiques» se permettre de s'exposer à la division de leur force. De là, l'autocensure, hélas, des conflits internes.

Enfin, je dirai avec Louky que le féminisme, c'est une contre-culture puisque le féminisme oblige à penser à côté, à sortir d'un monde. Pour cela, il faut réinterpréter, réinventer le langage, car si le langage est à la racine de notre oppression, il est aussi l'instrument de la conscience.

À ce sujet, j'aimerais citer Dale Spender[2], auteure de *Man Made Language*, qui nous rappelle «l'arbitraire» découpage

de la réalité par la langue:

> «Chaque jour, nous construisons le monde dans lequel nous vivons selon les règles masculines: «man made rules». Nous classifions, interprétons le flux des évènements dans le but de rendre la vie «signifiante», et... quelques-unes d'entre nous «devinent» combien ces règles sont arbitraires. Nous imposons cette grille conformant le monde à ce que nous en voyons. Or, un des facteurs cruciaux de la construction de cette réalité, c'est la langue.
>
> La langue est notre moyen de classifier et d'ordonner le monde, notre moyen de manipuler la réalité.
>
> Les règles sémantiques, inhérentes au langage, ne sont pas «naturelles»; c'est-à-dire qu'elles ne sont pas inhérentes au monde.
>
> Elles ont été inventées pour fournir un cadre de référence, d'ordre et d'interprétation. Ces règles ont été validées de telle sorte qu'il est difficile, voir impossible de savoir comment, à l'origine, elles ont pu contenir d'éléments de mésinterprétation, de biaisage.»

1 Pour reprendre les propos de Marguerite Yourcenar dans son discours de réception à l'Académie française.
2 Spender, D., *Man Made Language*, Routledge & Kegan Paul, 1980.

Commentaires

Louky Bersianik: *...on a une conscience en action qui déblaie le terrain de notre oppression, mais la langue, elle, ne change pas. Elle est sexiste, dès le départ. Je ne sais pas ce que tu proposes, en tant que linguiste. Quant à moi, j'ai déjà essayé toutes sortes de stratégie, mais...*

Jacqueline Lamothe: *...quand tu dis que la langue ne change pas, mon poil de linguiste se dresse un peu, parce que la langue est continuellement en transformation. Ça c'est un principe linguistique. Quant à savoir si ces changements sont ceux que nous, les femmes, souhaiterions... Mais je pense que nous sommes en train de modifier certaines choses. C'est difficile, mais ça se fait. Bon, c'est ennuyeux de toujours prendre l'exemple de la féminisation de certains mots, mais je crois que ça recouvre un phénomène plus général, plus large que le simple fait de féminiser des étiquettes...*

Louky Bersianik: *...ici même, au Canada, dans une université anglophone, il y avait une femme qui était chef de département. Évidemment, il fallait qu'elle le dise en anglais:* chairman. *Elle a finalement obtenu de pouvoir dire* chairperson. *Mais tous les hommes qui occupaient les mêmes fonctions ont continué à se dire* chairman. *Donc le problème restait le même. On peut toujours arriver à imposer, comme on l'a fait, «écrivain», «auteure», etc. Je ne sais pas pourtant si on arriverait à imposer «matelot», «médecine» ou «cafetière». Mais dans la syntaxe même, c'est le dominant, le masculin qui l'emporte sur le féminin. Et je me demande comment on peut contourner ça, à moins de changer complètement la structure de la langue...*

Jacqueline Lamothe: *...je suis tout à fait d'accord. Quand on a essayé de féminiser la langue à l'intérieur même du discours, on a alors fait face à des problèmes fort intéressants de logique, on*

a touché au cœur du problème. Cela nous oblige vraiment à penser désormais à une véritable «mutation» de la langue...

Louky Bersianik: *...on contourne toujours et je me demande si on règle jamais les problèmes. Dans* l'Euguélionne, *par exemple, je pense que je n'ai pas une seule fois l'accord du participe passé où le masculin l'emporte sur le féminin, et ce, sans faire de fautes d'orthographe. On peut dire: «ces sœurs sont venues, ces frères aussi». Voilà une façon de contourner, mais ça ne règle pas le problème je crois...*

France Théoret

La Turbulence intérieure

hi: Denyse Coutu

En ce moment, je n'ai d'autre vouloir que celui d'être précise lorsque j'écris. Longtemps ce rêve d'exactitude m'a sapé, dès les premiers mots, le langage. J'ai vu de près la confusion entre précision et rigidité. La rigidité mène à la pensée fixée alors que le goût profond d'être exact suppose une écoute active d'un incessant mouvement et, tout autant, d'une fidélité à soi-même.

La turbulence intérieure pour être précise, je ne sais pas s'il s'agit d'une manière d'être au monde typiquement femme, je sais que j'ai connu cette turbulence et que je l'ai aperçue chez d'autres femmes. Je sais aussi que toutes les femmes ne connaissent pas cette turbulence. Ce que j'appelle la turbulence intérieure, c'est un envahissement mental de contraintes extérieures réelles et/ou imaginaires intériorisées par le moi qui devient incapable d'agir. La turbulence agit en masquant, voilant le réel pendant des heures et des jours qui n'en finissent plus. Ça parle constamment en soi, à tout moment lorsqu'on s'y attend le moins. Beaucoup plus que d'un monologue intérieur, il faudrait parler d'un dialogue au moment où se produit le malaise. La voix est puissante, répétitive sans qu'on puisse repérer le phénomène de la répétition, elle est envahissante.

Peut-être trouverez-vous un peu indécent que je puisse parler d'un tel phénomène intérieur alors qu'il y a pour cela le divan de l'analyste? Je ne voudrais pas en parler en termes de déviance, ni de névrose caractérisée de ce phénomène de l'esprit qui conduit à un certain rapport au réel, celui-ci: le réel n'est pas appréhendé directement. La turbulence entretient une vision dédoublée du réel par cette voix qui parle constamment et ramène la parole intérieure qui voile la réalité. Être avec cette voix c'est ne pas être présente di-

rectement au réel. Ce n'est pas un choix conscient, c'est une réalité envahissante par ce qui a lieu et parce qu'il s'agit d'une rumeur quotidienne.

Si je pouvais déceler à quel moment et de quelle manière a commencé cet envahissement mental, je serais tout près de connaître véritablement la fonction individuelle du phénomène dans son rapport au réel social et au réel de la matière. Actuellement, je ne peux que présumer ceci: la turbulence intérieure se développe lorsqu'on désire penser par soi-même, réfléchir par soi-même, infléchir l'orientation d'une existence toujours d'abord tissée de coordonnées avec et contre lesquelles il importe de se dépêtrer. Une question fondamentale peut se relier à cela: toutes les femmes peuvent-elles faire table rase de leur histoire individuelle et collective, autrement dit, est-on plus atteinte par la turbulence intérieure lorsque la coupure catégorique n'a pas lieu de façon assez nette et brutale?

La turbulence intérieure est absolument une forme de résistance, une longue protestation. Pourrait-on dire qu'elle agit en lieu et place d'une réflexion ordonnée, rationnelle? Pour aller encore plus loin, peut-on dire qu'elle est un refus de se projeter dans l'inconnu? Mais peut-on se projeter dans l'inconnu à l'âge de douze ans? J'ai longtemps résisté à la linguistique saussurienne qui affirme que sans les mots, il n'y a pas de pensée, au nom précisément de la turbulence intérieure que je ne savais pas nommer à cette époque. Y a-t-il de la pensée dans cet entretien turbulent? Saussure lui-même a fait la critique de sa théorie linguistique en posant la question des anagrammes, cette problématique fragmentaire liée à la poésie.

Pour être cohérente, si je cherche le langage pour définir un phénomène mental qui a eu cours, il faut donc effectivement les mots sans lesquels rien n'en serait dit. Pourtant ma résistance à la théorie linguistique n'en demeure

pas moins réelle. Aurait-il été possible de formuler en mots le langage de la turbulence intérieure? Sans doute m'y suis-je appliquée plus d'une fois avec un même résultat, à chaque fois, je ne disais pas exactement ce que je voulais dire et, par conséquent, la communication demeurait inadéquate quand elle n'était pas carrément frustrante.

La voix intérieure vient de tous bords à la fois. Elle se fabrique à partir des mots et des expériences c'est-à-dire avec des portions du réel. Le réel est indéfiniment fractionné dans le ressassement empêchant une vision globale qui permettrait l'enchaînement des mots et des expériences. On ne peut pas buter contre toutes paroles, diviser, isoler les diverses expériences réelles sans se briser mentalement.

Avant de tenter l'identification des voix, j'essaierai de nommer comment elles ont lieu. Il peut y avoir plus de deux voix, elles font un tumulte, un vacarme, un bruit que j'ai tenté de décrire dans un passage d'*Une voix pour Odile*. Je dis «essayé» parce que l'adéquation entre le mot et le réel de la chose, il faut en faire son deuil.

Sans aller jusqu'au tumulte, des voix se sont conjuguées déjà pour faire barrage à la réalité. Quand ces voix intervenaient au moment des apprentissages: suivre des cours, étudier, lire, un dégoût sans nom prenait place; le désastre s'étalait. Qui protestait mentalement et contre quoi? (La mémoire refuse-t-elle de sélectionner ce qui serait valable dans l'orientation du moi?) Je ne saurais me résoudre à affirmer que l'inconscient se manifestait dans une lutte contre l'éducation et les formes de censures intériorisées principalement à cause de l'ampleur dans le temps et des variations d'intensité de ce phénomène psychique.

Être empêtrée en soi-même, être obstinée dans le désir de dénouer seule ce qu'on croit être sa propre énigme, voilà la première voix, la voix constante lorsqu'elle est unique.

Une phrase toute simple a causé ce ravage, celle-ci: connais-toi toi-même. Sans doute est-elle vraie dans la mesure où elle appartient à la culture. Elle est fausse lorsqu'elle prend toute la place, elle mène à un gouffre insondable. L'autre voix qui peut se manifester isolément lorsqu'elle n'est pas noyée dans la cacophonie, répète que ce n'est jamais ça, autrement dit, que la réponse venue du livre, d'un enseignement n'est jamais la bonne. Il devrait y en avoir une autre réponse, une autre solution, innommée, introuvable qui serait véritablement satisfaisante. Les mots deviennent terrifiants. Ils devraient porter le poids du réel, le poids de la vérité ce qui est bien autre chose que la pensée ou l'idée. Il y aurait dans les mots une matière autre que le signifiant, voilà ce qui demeure en suspens dans la turbulence intérieure. Il arrive que la voix intérieure celle qui questionne, se dédouble et fasse naître l'autre voix protestataire, c'est ce que j'appelle le dialogue.

On a beau apprendre l'arbitraire de l'association du son et du sens, ce n'est pas suffisant pour dénouer le désespoir lié au ressassement intérieur qui ne peut arriver à se dire lorsqu'il a lieu.

Ce serait une erreur de penser qu'il y a là, matière à écriture puisque précisément, la turbulence échoue dans son devenir matériel. Ce mouvement intérieur exigerait une transcription exacte de ce qui a lieu mais les mots n'y sont pas, les mots ne correspondent pas. Il faut consentir à un certain deuil, celui de la totalité, pour que la pratique esthétique devienne possible. Le deuil n'est pas facile à faire précisément parce qu'il s'agirait d'un deuil de langage. D'où viendraient les mots pour écrire si ce n'est de soi et des autres? D'où viendraient les mots si ce n'est de l'appréhension de soi et du monde? La pratique esthétique liée à une conscience féministe interroge son rapport à la réalité. On le voit c'est le mot «rapport» que je questionne. Le rapport que j'ai

décrit est un nœud pourrait-on dire métaphoriquement. Que peut-il dire d'une conscience féministe qui exige toujours plus de clarté? Je sais par ailleurs que j'aborde le champ de l'irrationalité et du refoulement intimement lié aux censures que les femmes intériorisent très jeunes. Les tensions limites entre folie et raison sont au cœur du débat. Je n'emploie guère le mot «folie» en écrivant parce qu'il est trop marqué par des usages contradictoires. Dans la turbulence intérieure, il y a la quête d'une autre rationalité celle qui veut que le langage supporte un certain poids du réel.

Ainsi, je quête ma langue sensuelle, celui qui n'a rien à voir avec ce qu'on appelle le lyrisme, celle qui prêterait sa forme au réel, à la représentation du réel.

Louise Dupré

Star Words

Ph : Denyse Coutu



Présentation

« Mon intervention est une interrogation à deux voix. Louise Cotnoir lira ce que j'appelle les fragments de réel. *Et pour ces fragments, je suis très souvent allée chercher, comme mémoire,* la Vie en Rose. »

Voix 1:

La réalité, c'est là où mon sort se décide sans moi, malgré moi, contre moi. Là où je ne suis pas. *To be or not to be, that is the question*. Question plus pertinente aujourd'hui que jamais pour moi, pour nous, puisqu'il s'agit de notre survie: être là, sur la scène, concevoir dans l'espace des formes-femmes, amoureuses et rebelles, ou risquer de périr, d'être anéanties.

La réalité, c'est là où nous n'avons pas de visage, pas de mémoire, pas de voix. Où nous sommes seules, terriblement tristes et seules dans les maisons closes, dans les lieux circulaires et vicieux que Big Brother nous assigne. En 1985, Grand Frère se porte mieux que jamais: il mange à sa faim, s'agite sur la scène politique, mais ne va pas au théâtre où des femmes improvisent le réel.

Voix 2:

« Installer le lieu d'une Performance en plein trafic de 5 heures, c'est transformer le rapport au temps. Non pas l'analyser, mais l'agir. » Francine Saillant

Voix 1:

Le réel, c'est là où je me veux active, subversive. Tenant tête à la réalité. *Performante*, au sens anglophone du terme *performance*, comme acte, accomplissement, représentation

théâtrale, célébration. FAIRE ACTE: ÉCRIRE. J'écris pour ne pas mourir. *To be*. J'écris pour passer à travers les formes usées de la réalité. Prendre place en ma peau. Devenir RÉELLE. Dire que je suis, que d'autres avant moi ...

Voix 2:

11 novembre 1983: Dana Zwonok, tout habillée de noir, dépose, pendant la cérémonie du Souvenir, une couronne de fleurs à la mémoire des femmes qui ont été violées durant les guerres.
11 novembre 1984: En compagnie des Consœurs du souvenir, elle réitère son acte symbolique.

Voix 1:

Une femme écrit, seule à sa table de travail. Elle écrit: «Le réel, c'est la réalité revue et corrigée. Habité par les femmes. C'est l'ouverture d'un espace clos.» Elle travaille à opérer des brèches dans un imaginaire sans imagination: fermé, colonisé, décadent. Où elle n'est pas. Elle creuse des trous dans le dur, le prévu, le conforme. «Le réel, écrit-elle encore, c'est l'imaginaire ajusté au rythme d'une main de femme. Écrivaine, peintre, sculpteure, compositeure, journaliste, théoricienne, éditrice, scientifique, animatrice. Le réel, c'est un imaginaire de la performance.»

Elle écrit *je*. Elle s'adonne à la fiction. La fiction: où son visage apparaît, singulier, comme *figure*. Où des figures de femmes se rencontrent dans leurs différences, dans leurs traits distinctifs: heureux, angoissés, doux, sérieux, passionnés. Marqués à même la biographie, la culture, la temporalité. La fiction: là où elle apprend à écrire au féminin singulier. À créer du réel. Écrire *je suis*. Elle trace une écriture mobile, transgressive, imaginative et détourne par là la vision littéraire de Gros Frère.

Mais elle entend le *nous*, elle entend les voix d'autres femmes dans ce qui les fait semblables, elle entend ces voix féministes et se reconnaît. Elle les écoute, attentivement. Elle se montre curieuse, fascinée, elle veut s'investir aussi dans le pluriel. Elle se découvre des intérêts pour la science. Elle écrit *nous*, elle se penche sur la théorie, consciente que la théorie ne saurait être détachée du sujet, de l'Histoire qui l'engendrent. Elle inscrit sa pratique dans une conception moderne de la science: trouée, subjective, politique. Elle déplace ainsi le savoir de Faux Frère.

Elle travaille à la théorie et à la fiction. La fiction n'est-elle pas ce qui précède, agite la théorie? Elle rêve que, grâce à la fiction, grâce au *je*, le féminisme puisse trouver de nouvelles avenues, approfondir certaines questions. Quand elle écrit des textes poétiques, narratifs, elle dit: «J'écris dans les trous de la théorie.» Elle voit la fiction comme théorie en devenir, science en devenir.

Elle est seule à sa table de travail. Elle écrit. Mais elle ne s'absente pas des autres femmes: elle porte en elle leur présence. Elle écrit à travers ce mouvement de voix, d'actions, de créations. Des rythmes multiples activent sa main. Elle offre en retour cette main comme figure d'audace.

Voix 2:

Les Éditions du remue-ménage. La pleine lune. Les têtes de pioche. Des luttes et des rires de femmes. La vie en rose. Les cahiers de la femme. Arcade. Des filles occupées à la lecture de textes, au montage, aux problèmes d'impression, de diffusion, de subventions. Elles discutent graphisme, politique éditoriale, publicité. Elles regardent une dernière fois le manuscrit dont il faudra tantôt se séparer. Quand il leur reviendra, il aura pris forme: ce sera un livre, une revue.

Voix 1:

Une femme écrit. Elle écrit qu'elle est et qu'elle n'est pas, selon l'angle de son regard dans l'espace où elle s'investit. Elle se pense et se dépense. Elle veut faire dévier la réalité vers une *science-fiction*. Elle imagine un futur possible pour elle. Elle se déplace par le biais des mots, explore et partout où elle passe, elle laisse sa carte de visite.

Elle cherche une écriture nomade, s'infiltrant dans les interstices du pouvoir. Elle ne souhaite pas de territoire fixe. Qui dit territoire dit aussi frontières, passeport, papiers d'identité. Elle aime circuler, voyager, explorer librement. Elle est femme à donner forme à ses désirs, à les prendre pour la réalité.

Voix 2:

Printemps 1982. Au Musée d'art contemporain, le «Dinner Party» du Judy Chicago. En même temps, une exposition féministe présentant des œuvres de quarante Québécoises: photographes, graphistes, peintres, sculpteures, «*performers*», etc. Vu sous un éclairage féministe, leur travail est perçu autrement.

Voix 1:

Elle rêve d'une science-fiction qui explore les espaces entre le *je* et le *elle*, le *je* et le *nous*, la pratique et la théorie, le concret et l'abstrait. Elle ne sait pas jusqu'où elle ira. Elle veut se rendre où la porteront ses mots, le plus loin possible. Rien n'est sûr quand on part en exploration. Il faut parfois avancer sans savoir ce qu'on découvrira. Il lui faut prendre des risques, car il ne se vend pas d'assurances pour le voyage qu'elle entreprend. Écrire dans l'entre-deux, dans les trous, c'est accepter de ne pas faire le trajet en ligne droite, c'est accepter la dérive, les difficultés de parcours, le doute, les

hésitations, mais aussi le plaisir, l'émotion, l'échange, l'événement.

Voix 2:

21 avril 1985. Événement *nbj*: Forum des femmes. Nous, réunies, ici, maintenant, pour échanger entre nous sur nos pratiques d'écriture dans leurs rapports avec le féminisme.

Voix 1:

Dans le trajet de ses écrits, elle voit le réel prendre forme peu à peu. Les mots se colorent, comme des étoiles jetées dans la réalité noire. Elle emploie le rose pour l'audace, le vert pour la colère, le jaune pour la tendresse, le rouge pour l'espoir. Elle scrute l'espace habité des ces signes au féminin. Le programme STAR WAR du Frère Fou dévie vers la réalisation STAR WORDS.

Seule à sa table de travail, une femme écrit. En devenir comme ses mots. Elle aime passionnément la vie et les mots. Elle écrit: «Les mots me tiennent en vie.» Elle réfléchit: «Écrire ou ne pas écrire. *To be or not to be.*» Elle s'amuse à détacher la conjonction *or* de cette célèbre phrase. Elle prononce *or*. Elle se rappelle le dicton de Big Brother: Le silence est d'or. Elle sourit: dans l'espace réel où elle circule, ce n'est plus le silence qui est d'or, mais les mots étoilés qui agissent, dansent, éclairent une scène où des femmes donnent une performance intitulée:

To be is to be is to be is to be

Suzanne Lamy

Petite cantate à l'honnête voleuse

Pto: Denyse Coutu



Voix 1, voix 2, c'est bien une cantate que vous me proposez? Une cantate à trois voix? Et pourquoi pas? À vos voix, je joins la mienne.

Deux voix. La première, celle qui enregistre, qui fait les comptes, réfléchit. La deuxième, la Performante.

Je serai la voix 3, celle qui prend acte et de l'une et de l'autre. Non que ces deux voix soient coupées. Et pourtant si elles coexistent, c'est surtout dans la mitoyenneté. Pour qu'elles soient prises l'une dans l'autre, il y faut le creuset de l'écriture. Le plus souvent, elles sont complémentaires ou alternatives. Est-ce que ces deux voix ne seraient pas les deux faces d'une même réalité, les côtés pile et face de la pièce de monnaie, le recto et le verso de la feuille? Différentes toujours. Mais conjointes. Indissociables. Irréductibles.

Et l'une ne peut aller sans l'autre. Dans la voix 1, il y a de la performance, celle de l'écriture. Chez les Performantes de la voix 2, il y a eu le désir, la pensée, les expériences de vie, les explorations systématiques ou en coups de sonde. Ce qui appartient à la voix 1 ici ne se montre pas, mais participe au timbre, au grain presque palpable, imitable sans doute, toujours irremplaçable de la voix 2.

De l'une à l'autre, je vais. Difficilement. Je ne peux entendre les deux à la fois. Il faut que je choisisse. Comment être dans la complicité et dans la distance? Aussi acrobatique que pour les deux côtés de la pièce de monnaie ou de la feuille. Côté pile ou côté face? Recto ou verso? Mais par là, c'est à la difficulté que pose toute lecture de textes au féminin que ces voix me confrontent. J'ai envie de me coller aux performantes, de refaire leur chemin, avec elles, après elles, pour le plaisir, pour ne plus me sentir seule, pour les

avoir côte à côte. Pour ne plus crever de solitude comme l'ont fait Zelda Fitzerald ou Leonora Carrington: l'une en est morte, l'autre en est devenue folle pour un bon moment. Comment saurai-je ce que je suis en train de faire, pourquoi je le fais si je n'écoute pas la voix 1?

Mais j'ai tout aussi besoin de la voix 2, de la parole de celles qui forcent le réel à leur faire une place, qui s'insinuent en lui. Pour un autre réel. Mais la voix 1, indispensable, ose les grands mots. Des mots forts qu'on ne veut pas entendre. Celui de théorie par exemple. Parce qu'il suppose le détachement, la mise en place de concepts. La démarche qui m'assure qu'il n'y aura ni régression ni perte dans le miroir que me tend la voix 2.

La voix 1 me force à répondre. Je me dois de la suivre, de lui dire que je suis près d'elle aussi, avec elle, pour chercher à savoir ce que les expériences de la voix 2 sont devenues, comment les fictions ont été entendues. La théorie, oui, c'est un grand nom, un mot qui porte beau. La voix 1 a raison: cela ne peut prendre sens et poids que dans la mesure où un encadrement, un travail critique est là pour recevoir les fictions, les performances, faire la réflexion de la réflexion de la réflex... comme pour l'oignon dont chaque pelure enlevée découvre une transparence, une moire irisée ressemblante à ses sœurs, presque jumelle, et pourtant nouvelle chaque fois.

Voix 1, là pour démonter la voix 2, mettre à découvert de quoi cette voix-ci est formée, si on veut la bien connaître, en saisir toutes les harmoniques. Pour la transformation future. Ainsi nous irons, de la théorie à la fiction, à la performance. De l'imaginaire à l'analyse, à l'acte. Sans fin. Pour que rien ne soit plus écarté. Jamais plus.

Et j'ai tout aussi besoin des performantes si je veux que le réel qui émerge résonne. Et les performantes ont

besoin de la voix 1, pour que les traces s'ajoutent, s'amoncellent, s'enrichissent des apports successifs, pour qu'il y en ait de plus en plus, qu'on ne puisse plus les ignorer.

Mais toute réfléchie, toute sage que tu sois, discrète voix 1, tu me donnes envie de jouer avec toi, d'entrer dans ta performance, dans le jeu très sérieux de ta parole:

«To be *or* not to be», tu l'as faite tienne cette question. Tu te l'es appropriée — VOLEUSE D'AVOIR ÉTÉ TROP LONGTEMPS VOLÉE —. Tu l'as arrachée à son environnement de plusieurs siècles.

Il n'a l'air de rien ce petit mot que tu as fait sauter: *or*. C'est pourtant le mot qui contient tout. Bien sûr, tu as remarqué que c'est le mot de l'étalon, de l'étalon-or, comme ils disaient, de la chose qui servait de référence, partout, à travers le monde. Tu l'as bien envoyé en l'air, cet or. Pour être plus précise, disons que tu l'as d'abord inversé, dans Big B*ro*ther, et puis tu l'as replacé dans ton titre, Star W*or*ds. Sa prononciation est pas mal différente, mais avec ta fermeté tranquille, ta douceur assurée, tu l'as mis à ta main et maintenant le voilà au goût du jour, dans le F*or*um des Femmes.

To be or not to be avait-il dit. Non, la question pour toi, elle ne se pose plus. D'alternative, il n'y a pas. Cet or, tu l'as moulé, en honnête voleuse, dans la modulation unique de ce qui appartenait à tous, mais qui ne t'était pas particulièrement destiné. Et ça, tu le savais. Sur le mode de Gertrude Stein, maintenant tu répètes: *to be is to be is to be*... pour que l'or soit là, sans y être, selon ta manière personnelle de détourner les courants. Il est quand même là cet or dans *a rose is a rose is a rose is a rose* comme il était là aussi pour Yolande Villemaire dans le rose de sa prose. Sans commencement ni fin, inlassablement, tu répètes *to be is to be is to be*... Tu l'as désacralisé l'or du grand homme..

a reprendre sans cesse la formule, dans l'absence de centre... pour que chacune en fasse son bien, là où il n'y a plus ni profondeur ni surface, dans ce qui est bon pour l'une et pour l'autre, dans l'apparente simplicité de ce qui a l'air d'aller de soi, mais dans le partage que suppose notre idiome, notre langage dans la langue. Nécessaire. Plus que jamais.

Commentaires

Louise Dupré: *...merci Suzanne pour cette très belle lecture. Je voudrais simplement revenir sur deux choses que tu as dites : la complicité et la distance. Je crois que ça reprend ce qui a été dit plus tôt au sujet de celles qui aiment faire de la théorie et de celles qui disaient préférer faire de la fiction. Alors, je voudrais simplement ajouter que ton texte me semble réconcilier les différences en soulignant que des femmes différentes peuvent donner un univers qui soit multiple et également pensable sous différents angles...*

La Parole à l'auditoire



Photo: Denyse Coutu

X (participante non identifiée): ...Jacqueline Lamothe a dit quelque chose que je trouvais fort intéressant: «Nous sommes de vieilles féministes qui avons travaillé très longtemps sur certaines questions et aujourd'hui nous avons à questionner, précisément, cette appartenance-là. Et peut-être à la renouveller, à la déplacer.» Est-ce qu'il lui serait possible de reprendre cette question et de dire quelles sont les perspectives qu'elle envisage pour le futur?...

Jacqueline Lamothe: ...je ne me sens pas si vieille que cela, mais il m'arrive de penser que je suis une féministe essoufflée. Je pense ici à celles qui viennent après moi, qui sont donc de nouvelles féministes et qu'on a peut-être du mal à intégrer à notre mouvement. En ce sens-là, je me sens vieille. Et puis vieille également parce qu'il me semble que rien n'est jamais gagné définitivement. Je crois qu'on va changer de gouvernement, puis qu'on va devoir recommencer nos luttes. Et ça, ça me fatigue. C'est cela, des fois il m'arrive de me sentir fatiguée, essoufflée, d'avoir le goût quand même de recommencer, mais avec des plus jeunes. Pourtant, peut-être suis-je la première à ne pas leur donner la place dont elles auraient besoin...

Céline Béland: ...je pense que nous naissons toutes avec le souffle un peu court. Peu importe que l'on ait 40 ans, ou 27 ou même 20, cet essoufflement dont tu parles, je le ressens beaucoup moi aussi (...) j'essaie de reprendre le souffle qu'on m'a coupé dès la naissance...

Line Mc Murray: ...je crois qu'il y a une leçon à tirer de toutes les interventions d'aujourd'hui, c'est de remarquer l'acharnement avec lequel toutes ces écrivaines se sont engagées dans une voie extrêmement difficile et particulièrement douloureuse. Elles ont besoin d'une relève...

Patricia Lamontagne: ...il me semble que ma génération est encore mieux placée pour être sans concession au niveau des mutations dont parlait Luce Irigaray, mieux placée précisément parce qu'il y a des femmes qui nous ont précédées...

Lysanne Langevin: ...j'estime qu'il est très important qu'on ait eu un «forum des femmes». J'adore d'ailleurs le mot «forum», je crois que ça laisse place à la dissidence et que ça remet en question la pseudo-unanimité qu'on exige des femmes. Je pense qu'il est très important qu'on ait de telles manifestations entre femmes, parce que si on attend d'être inscrites dans le pouvoir, ça risque de prendre beaucoup de temps...

Line Mc Murray: ...cela me semble important que des écrivaines qui travaillent le langage, qui travaillent le réel, qui ont un rapport que je dirais «privilégié» avec le réel (dans la mesure où leur matière première c'est le mot, la pensée, la logique) nous fassent part de *leur* rapport au réel, de leur «savoir»...
...l'inconnu peut parfois être séduisant...

Lise Vaillancourt et Line Arsenault dans un extrait de *Ballade pour trois baleines* (production du Théâtre Expérimental des Femmes). Photo: Denyse Coutu

→



Achevé d'imprimer à Montmagny
en février mil neuf cent quatre-vingt-six
par les travailleurs et les travailleuses
des ateliers Marquis Ltée

DÉPÔT LÉGAL: PREMIER TRIMESTRE 1986
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC
ISSN: 0704-1888

Nicole Brossard, Céline Bouchard,
Gail Scott, Francine Pelletier,
Louise Cotnoir, Marie-Claire Blais,
Louky Bersianik, Jacqueline Lamothe,
France Théoret, Louise Dupré,
Suzanne Lamy.

172 PREMIÈRE LIGNE 4,50$